



## EN AMÉRIQUE

### LA SOCIÉTÉ



RIEN n'est plus difficile que de redresser une idée fausse ou de dissiper un préjugé. On s'est fait depuis longtemps, en France, un tableau de l'Amérique et des Américains qui semble ne devoir souffrir aucune modification et peut se résumer ainsi : l'Amérique est le pays par excellence des machines, de la réclame, des mines d'or et de l'industrie sous toutes ses formes; elle est trop *neuve* pour avoir produit grand'chose en fait d'art et de littérature; ses citoyens ont l'esprit trop positif pour manquer jamais à la fameuse devise : *Time is money*; ils poursuivent un but unique : faire de l'argent. — C'est du moins le lot des hommes. Celui des femmes serait plutôt d'en dépenser. Pour elles, l'Amérique est un paradis; elles possèdent tous les droits imaginables et se permettent toutes les excentricités; elles parcourent librement le monde, d'un bout à l'autre, avec l'approbation du mari, qui demeure enchaîné aux affaires, tandis que sa famille voyage. Une couturière parisienne exprimait assez bien cette opinion, en me disant un jour : « Que deviendrait le commerce sans nos clientes américaines? Elles osent tout porter et tout leur sied; jamais elles ne trouvent rien de trop cher. Leurs maris doivent être bien bons; ils payent sans compter et on ne les voit jamais. »



Contrairement aux vieux usages d'éducation, les jeunes filles, parmi ces errantes, ont partout la préséance, imposent partout leurs caprices. L'excuse ordinaire : « C'est une Américaine, » désarme plus ou moins la critique ; mais l'exemple qu'elles donnent aux Françaises passe néanmoins, et à juste titre, pour pernicieux. Dire de M<sup>lle</sup> X ou de M<sup>lle</sup> \*\*\* : — Elle est élevée à l'Américaine ! c'est lui refuser un brevet de bonnes façons et insinuer qu'elle ne sera pas facile à marier.

D'où viennent les Américaines dont Paris regorge ? — car chacun sait que la plupart des gens de là-bas, tout en comptant sur le proverbe : « Les bons Américains, après leur mort, vont à Paris », n'attendent pas patiemment au logis cette suprême récompense, qu'ils s'offrent à eux-mêmes quelque avant-goût de la béatitude finale. — Viennent-ils de l'Est, de l'Ouest, du Sud, autant de mondes absolument différents quant aux idées, aux traditions, aux usages ? On ne se le demande guère. Nous ne songeons même pas à nous informer s'ils appartiennent aux Etats-Unis, s'ils ne sont pas Brésiliens, Péruviens, Chiliens, etc., ne tenant à la grande République septentrionale que par le plus mince des liens géographiques, — l'isthme de Panama, — au reste, séparés des Américains du Nord par la langue, la religion, les mœurs, ne leur ressemblant pas plus que les Espagnols et les Portugais ne peuvent ressembler aux Anglo-Saxons. Ce sont des Américains ! L'étiquette s'attache indistinctement à tous et d'étonnantes confusions persistent à régner. Peut-être la colonie américaine, stationnant dans les quartiers de l'Arc de Triomphe et de l'Opéra, ne représente-t-elle pas, à quelques exceptions près, ce que les Etats-Unis renferment de meilleur. Il y a beaucoup à faire dans un immense pays en formation, et les esprits les plus sérieux, les activités les plus nobles ne se déroberaient sous aucun prétexte, — sauf passagèrement, — à ce qui leur semble le premier des devoirs. Ils s'y consacrent, au contraire, avec une sorte de *dévotion* à la chose publique dont nous n'avons aucune idée, car les femmes prennent part à cette œuvre de progrès aussi activement que les hommes. C'est donc aux Etats-Unis, et non pas chez nous, qu'il faut de préférence observer les Américaines, en notant de ville en ville les nuances diverses qui les séparent. Car il y a des différences d'un Etat à l'autre, — des Etats, notons-le, souvent plus grands que la France, quoiqu'ils nous apparaissent de loin comme autant de provinces. — Seules les qualités fondamentales : énergie, volonté, sens pratique ne varient guère.

Le monde proprement dit offre d'ailleurs des caractères presque semblables, dans tous les pays qui sont sous le soleil : ceux qui ont des prétentions à une origine de choix, croient être seuls à la représenter, tandis que les plus riches sont sûrs de tenir réellement le haut du pavé, allant jusqu'à nier l'existence de la présomptueuse coterie qui se

place au-dessus d'eux. Il en est ainsi pour les « Quatre cents » et pour les « Princes marchands » de New-York, avec les mêmes compromis, les mêmes fusions, les mêmes alliances qui se produisent à Paris entre le faubourg Saint-Germain et notre haute finance panachée d'exotisme. Celle-ci se rapproche fort de la coterie que l'on voit parader, de quatre à sept, en voiture et à cheval, dans les allées de l'immense Parc central ou le long de la féerique promenade de Riverside, qui domine le fleuve Hudson.

Seulement telle fortune qui, dans une ville d'Europe, serait exceptionnelle, est à New-York le partage d'un grand nombre, avec le train de vie qu'elle implique et les audaces qu'elle permet, le tout poussé jusqu'à l'outrance. Je prendrais volontiers pour point de comparaison les boutiques de bijouterie de la rue de la Paix, où une dizaine de parures, artistement exposées, tentent le regard, et ces vitrines du Broadway, où le ruissellement des pierreries manque son effet par la profusion même. Chez le grand orfèvre Tiffany, par exemple, l'argenterie, les bijoux, une pluie de diamants donnent l'aspect de la caverne d'Aladin au magnifique bazar que les visiteurs sont autorisés à parcourir librement, sans aucune obligation d'acheter, symbole des excessives splendeurs de cette vie éperdument mondaine, menée à coups de millions, dans des salons plus somptueux que les nôtres et qui s'ouvrent plus facilement aussi.

Ce serait tomber dans le paradoxe que d'employer le mot d'aristocratie à propos de la société américaine, mais plus je l'ai fréquentée dans les différentes villes, plus j'ai senti la justesse de la distinction faite par le délicieux *essayiste* Olivier Wendell Holmes, que j'eus la bonne fortune de rencontrer à Boston, où il vient de s'éteindre plein du jour. Il divisait la masse de ses compatriotes en deux types, *the man of family*, l'homme de famille, et *the self-made man*, l'homme qui s'est fait tout seul. Le vieux monde est disposé à croire qu'il n'y a que cette dernière catégorie d'individus en Amérique ; nous ressemblons tous un peu sous ce rapport à l'Anglais, qui disait avec une rare impertinence : « Avez-vous de beaux arbres comme ceux de chez nous, vous autres Américains ? Non, sans doute, votre pays est trop nouveau pour cela. »

— Qu'appelle-t-on, demanderez-vous, l'homme de bonne famille dans une jeune république ?

Tout simplement un individu qui compte derrière soi quatre ou cinq générations d'honnêtes gens, dans le sens que donnait à ce mot La Bruyère ; parmi eux peut-être un membre du Conseil de Sa Majesté britannique pour la province, avant l'Indépendance, un gouverneur, un ou deux docteurs en théologie, un membre du Congrès, mais de la bonne époque, point postérieure à celle des bottes à revers. Avec cela, il possèdera peut-être un portrait de grand-oncle, en barrette de velours et robe à fleurs, assis dans son fauteuil, devant un globe



terrestre sur lequel il suit le cours de ses transactions commerciales, un autre portrait d'aïeul, dont le sourire épanoui est bon pour 20,000 dollars au moins légués à un hôpital. Si l'homme de famille ajoute à cette collection quelques miniatures fanées, beaucoup de livres, un peu d'argenterie héréditaire, de vieux meubles en acajou montés sur griffes de bronze, le voilà bien équipé pour son rôle. Le tout doit être contenu dans une maison où il soit né, où ses parents, ses grands-parents soient morts. Que, surtout, dès sa première enfance, il ait roulé parmi les bouquins d'une bibliothèque. A mérite égal, Wendell Holmes lui donnera sans hésitation la préférence sur le millionnaire qui ne possède en fait de portraits d'ancêtres que des daguerréotypes à vingt-cinq sous. D'une part donc, l'or acquis de la veille, à la force des bras et de la volonté, mais de l'autre, ce qui vaut mieux que l'or et ce que tout l'or du monde ne peut acheter, des traditions, une culture transmise, accumulée, un passé. Je crois bien que ce seront là de plus en plus, des deux côtés de l'Atlantique, les seules différences réelles établissant le rang, et on en viendra par toute l'Europe, comme aux Etats-Unis, à comprendre que ce bagage de privilèges n'empêche nullement de diriger une usine ou de vendre n'importe quoi, le travail étant plus respectable encore que tout le reste. Alors il y aura en France moins d'inutiles, — quoique cette espèce ne manque pas, soyez-en bien persuadés, à New-York. On y voit fleurir à d'innombrables exemplaires le *dude*, cette contrefaçon du *dandy*, scrupuleusement vêtu à l'anglaise. Le monde, je le répète, est partout le même, à quelques nuances près. J'accorderai volontiers, par exemple, qu'il y ait beaucoup plus de *men of family* en Europe, beaucoup plus de *self-made men* en Amérique, (toujours la question de quantité,) et que nous n'ayons pas à regretter cette différence. Le « fils de ses œuvres » peut-être un homme des plus intéressants dans l'empire commercial ou industriel qu'il s'est créé, mais il n'apporte aux conversations de salon qu'un appoint médiocre. Quelle valeur intellectuelle peut-il avoir ? A quatorze ans, il maniait la pioche en Californie ou bien il balayait un *store*, faisait des paquets et des commissions. Combien ont commencé ainsi qui aujourd'hui comptent parmi les plus riches ! On va même jusqu'à dire que les grands succès financiers sont incompatibles avec la culture proprement dite, que rien ne doit intervenir pour détourner des affaires l'esprit de celui qui s'y livre sérieusement. L'exemple de quelques hommes d'affaires américains, qui se vantent d'être sortis de l'Université, semble donner tort au préjugé, mais ceux-là sont rares. Le grand nombre ne sait rien ou presque rien en fait de littérature, de philosophie et de science, — fût-ce de science mondaine. La vie suffit à peine aux entreprises énormes où ils se jettent.

A leurs femmes, à leurs filles, ils laissent le soin

de personifier auprès du luxe matériel dont ils les entourent, ce luxe supérieur de l'esprit et des manières qu'eux-mêmes n'ont pas eu le temps d'acquiescer. Ma première impression de New-York a été celle-ci : une usine monstre grondant, travaillant jour et nuit pour faire de l'argent, de l'argent, encore et toujours de l'argent, tout l'argent qu'engloutissent les princières résidences plantées sur les avenues à la mode. Cette ville si riche est laide quand même. Lorsque, éblouie par le spectacle de la rade, au fond de laquelle la République géante, de Bartholdi, semble vous inviter à venir admirer des merveilles, vous abordez ces rues d'une longueur infinie, bordées de maisons uniformes en grès rouge, des rues qui ne portent pas même les noms intéressants de grands hommes ou de faits célèbres, mais de simples chiffres aussi peu pittoresques que possible, un désappointement profond vous saisit. Ces rues, défoncées, mal entretenues, font regretter le pavé des moindres villes européennes ; il vous semble que vous allez être écrasé par la course perpétuelle de l'*elevator*, du train de chemin de fer, volant sur un léger treillis d'acier dans les airs, au-dessus de vous. En même temps, le passage incessant des *cars* électriques et à vapeur rend périlleuse la traversée d'un trottoir à l'autre. Ces moyens de transport s'imposent, vu le prix de la course de fiacre — un dollar au moins, doublé, triplé selon la distance ; ils sont commodes ; rapides, mais rudes. A chaque station, l'*elevator* accorde aux voyageurs une demi-seconde tout juste pour tomber, sans avaries s'ils le peuvent, comme des paquets, sur la plateforme. Dans les *cars* encombrés, malgré leur nombre, chacun a le droit d'entrer, fussent-ils au complet, de se tenir debout, accroché à une courroie, et les petits marchands de journaux trouvent encore moyen de se hisser sur le marchepied pour fendre la foule des voyageurs en criant : *Papers !* La machine est montée ; il faut, bon gré mal gré, subir ses duretés secourables, mais l'existence des femmes qui n'ont pas de voitures à elles ne semble nullement enviable dans de pareilles conditions, surtout si l'on considère la rigueur hivernale du climat, si l'on songe aux fameux *blizzards*, ces tempêtes de neige qui, accompagnées de vents indescriptibles, laissent sur le sol des montagnes humides où l'on enfonce parfois jusqu'à mi-jambe.

Maintenant encore, quand je me rappelle mes premières journées à New-York, j'ai le vertige : je revois le tumulte de la spéculation dans *Wall street*, le grand centre nerveux de toutes les affaires américaines, comme on le nomme ; j'entends les rugissements de la Bourse ; je revois les bâtiments énormes dédiés au marché du pétrole, où l'on me dit que 2,500,000,000 de tonneaux sont annuellement vendus ; c'est le pendan pour l'énormité du trafic des fameux abattoirs de Chicago, où de 8 à 9 millions de pores, sans parler des 4 millions de bœufs et des 3 millions de moutons, sont chaque



année massacrés par des procédés aussi rapides que perfectionnés. Tout se fait, en Amérique, sur une échelle colossale. On a partout la sensation de l'outrance, de l'excès, de la profusion; mais les grandes choses de New-York ne sont pas belles pour cela. Je ne puis vraiment admirer, au point de vue pittoresque, outre les pares, que le pont de Brooklyn, jeté hardiment sur la mer, et sous lequel passent à l'aise des vaisseaux, tandis que les trains de chemin de fer et les processions de véhicules variés font trembler la charpente d'acier où grouillent les passants à l'état de foule.

La ville par elle-même, si on ne la considère qu'extérieurement, est, à mon gré, la plus incapable de charmer qui soit sur terre. Mais la compensation est dans un mouvement intellectuel et mondain qui ne le cède qu'à celui de Paris, dans la multiplicité des expositions, des concerts, des spectacles, dans l'affluence des notabilités artistes et littéraires. Les théâtres du monde entier viennent renforcer le théâtre américain, qui, depuis la mort du grand tragédien Booth, n'a plus guère qu'un représentant remarquable, Jefferson, l'un des acteurs les plus naturellement parfaits de l'époque, déjà vieux, par malheur, et ne promettant plus qu'une courte carrière. La France envoie ses Coquelin, ses Mounet-Sully, ses Réjane, ses Calvé, ses Reszké; l'Italie, la Duse; l'Angleterre, Irving et Ellen Terry; tout cela, parfois, en une seule saison. Les plaisirs, les élégances, les célébrités de l'Europe entière se transportent à New-York et en font une ville pour ainsi dire universelle que l'on pourrait croire catholique, tant la cathédrale de Saint-Patrick, Saint-François-Xavier, l'église des Jésuites, et un nombre considérable de chapelles polonaises, italiennes, etc., sont encombrées de fidèles. Les intérieurs riches, d'autre part, sont purement français. Pour en donner la preuve, je décrirai, entre cent, un hôtel de Madison avenue.

Je m'y rends aux cinq heures de la maîtresse de céans, et je fais tout d'abord d'intéressantes découvertes sur le chapitre de la lumière électrique. Cette lumière, trop souvent aveuglante, peut être aussi discrète que celle des lampes d'autrefois. Elle est, autour de la grande pièce où l'on m'introduit, joliment distribuée dans des glands japonais de différentes couleurs, la soie floche abritant un petit sac transparent où une luciole semble prisonnière. De tous côtés, des palmiers, des gerbes de fleurs. Mobilier Empire du style le plus pur, composé d'échantillons triés en France sur le volet. Devant le grand piano, une jeune fille joue en perfection, successivement, deux menuets de Beethoven et un nocturne de Chopin. Il y a de beaux talents de musique aux Etats-Unis; l'influence allemande y prévaut sous ce rapport, et l'ambition naturelle des femmes les porte à ne pas se contenter de succès d'amateur. Miss C. a vécu longtemps à Munich et à Bayreuth, pour l'amour de son art; elle a été l'élève de Liszt. Je suis

seule à écouter, avec deux jolies personnes, l'une en habit de cheval, — elle s'est arrêtée ici au retour d'un temps de galop dans le Parc Central, — l'autre revenue depuis peu de Paris, si contente d'avoir vu le plus moderne des sculpteurs, Rodin, en personne, et plaçant l'impressionniste Monnet au premier rang parmi nos maîtres-peintres. En littérature, elle raffole du symbolisme, et certainement elle soutient ses opinions avec une plus grande force d'arguments que je ne saurais en apporter moi-même dans la discussion des mêmes sujets. En face de nous se déploie un escalier couvert de tapis d'Orient. Il aboutit droit à la salle de musique où nous sommes, sans qu'une porte ni une portière empêche de découvrir à l'étage supérieur le luxe du grand vestibule éclairé, lui aussi, de lanternes japonaises anciennes et très précieuses. Le système général de chauffage permet de supprimer les portes dans les appartements de réception, et c'est ainsi que les différents membres de la famille peuvent, tout en étant de fait ensemble, recevoir séparément tels ou tels groupes d'amis venus pour celui-ci ou pour celle-là.

Par l'escalier dont je parlais tout à l'heure, descend, dans une *tea-gown* de velours rubis qui affecte l'ampleur du négligé, la belle dame que je connais déjà pour avoir inspiré un portrait célèbre à Dagnan-Bouveret. Le portrait est là, dans le salon voisin, auprès d'une autre toile plus austère, du même peintre, le *Pardon en Bretagne*, et avec une bonne grâce dans laquelle n'entre pas l'ombre de vanité apparente, mais le plaisir désintéressé de faire admirer des œuvres d'art qu'elle se pique d'avoir choisies, mon hôtesse me promène, après les premières politesses échangées, dans les trois salons qui se font suite, le premier décoré de tapisseries des Gobelins, d'après les *Saisons*, de Boucher; les deux autres, remplis de tableaux français pour la plupart, tous signés de noms célèbres, deux Daubigny parmi eux, dont un paysage d'arrière-automne plus beau que tout ce que j'ai jamais vu du même maître. Ici, la lumière électrique n'est amenée par aucun engin visible; elle surgit comme une clarté d'aurore de la corniche même du plafond, et sa diffusion s'adoucit ou s'avive à volonté. Il y a de tout dans ces salons, depuis des Tanagra sans prix jusqu'à une momie d'Egypte, et j'éprouve l'impression qui m'est venue dans tant de salons à New-York, où il semble que soient réunies les dépouilles de toute la terre. Les visites se succèdent; des femmes, mises à ravir, gaies, remuantes, *bright*, c'est le mot consacré, des hommes rasés de façon à montrer tous une figure imberbe de clergyman. Et voilà qu'après la journée de *shopping* et de promenade, la fille de la maison survient, superbe dans ses fourrures, précédée d'un petit terrier irlandais, et tenant à la main une énorme rose épanouie. Elle est la vivacité même, babille comme un oiseau, m'offre gentiment sa rose et disparaît bientôt. Quand on est



une des belles de la saison, le repos n'est pas possible; elle sortira le soir et n'a que le temps de s'habiller. Je reste à causer avec la mère, et je constate une fois de plus que l'amour des mères américaines pour leurs enfants diffère par des points assez essentiels de celui des mères françaises. Il donne et exige moins tout à la fois. Le groupe de la famille américaine est beaucoup moins homogène, beaucoup moins confondu dans les mêmes intérêts où, chez nous, s'efface forcément la personnalité de chacun. Le père ne s'attend pas à rencontrer autour de lui l'obéissance qui répond en Europe à l'autorité tutélaire des parents, mais il ne se sent pas lié non plus par des obligations aussi étroites envers ses enfants; peut-être fera-t-il profiter sa ville natale d'une partie de la fortune qu'il a gagnée, sans que ses fils songent jamais à réclamer contre la coûteuse fondation de quel que établissement d'utilité publique, hôpital ou collège. C'est à eux de s'enrichir à leur tour par leur propre industrie. Les filles ne reçoivent pas de dot, mais garçons et filles sont autorisés d'avance à suivre ce qu'ils croient être leur vocation. Du haut en bas de l'échelle, le mot d'ordre est développement de l'individualité, et tout encourage ce qui est certainement l'originalité dans le sens du caractère, mais ce qui est aussi une conscience extraordinaire et démesurée du *moi*.

Les plus émancipées parmi nos jeunes Françaises, avant d'imiter à la surface les façons américaines, devraient se souvenir qu'elles ne peuvent le faire impunément dans une société organisée tout à l'inverse de celle où elles choisissent leurs exemples. L'éducation, dès le berceau, est si différente et prépare à une destinée si dissemblable! La petite fille américaine n'est pas gardée sous l'aile de sa mère; elle va, dès qu'elle sait parler, à un *kinder-garten* quelconque; puis, à sept ans, elle retrouve ses compagnons, garçons et filles, à l'école primaire; dans beaucoup d'Etats, la co-éducation, tout en cessant d'habitude durant les classes qui représentent l'école dite de grammaire, reprend à la *high school*. Il en est ainsi du moins dans les écoles publiques. Ces écoles sont la gloire de l'Amérique et leur enseignement passe pour supérieur à tout autre. Cependant un certain besoin de sélection né de la richesse et de cet instinct des castes, qui est puissant partout, même lorsqu'il n'est pas avoué, assure de plus en plus le succès des écoles particulières, au moins dans l'Est, très européenisé. Mais les *private schools* sont, comme les autres, des externats, et la perpétuelle rencontre de jeunes gens des deux sexes continue, autorisée par des usages qui remontent aux origines de la République. Celle-ci fut fondée, on peut le dire, par l'action unie des hommes et des femmes. Le *Mayflower*, qui, en 1620, amena sur les plages du Nouveau-Monde un groupe de familles anglaises en quête de la tolérance religieuse et de la liberté politique, était chargé d'héroïnes qui,

habitues au bien-être, se résignèrent à vivre dans des cabanes en bois et à travailler de leurs mains aux plus grossières besognes, tout en instruisant les enfants et en veillant à ce que la piété subsistât au milieu d'une existence quasi sauvage.

La colonie se fit indépendante, atteignit le comble de la prospérité matérielle, et toujours les femmes y gardèrent la place qu'elles avaient gagnée en prenant part, comme elles ne l'ont fait nulle part ailleurs, aux affaires générales, fondant et organisant des écoles, soufflant le feu du patriotisme pendant la guerre civile, donnant leur vote dans toutes les affaires relatives à l'instruction publique, savantes dans toutes les questions de pédagogie et de philanthropie, formant dans l'étendue des Etats-Unis trois cents clubs (1), réunis en fédération, où les questions sociologiques sont traitées en même temps que les questions d'art et de littérature. C'est une femme qui, en fondant avec de faibles moyens la colossale ligue de tempérance, a combattu l'ivrognerie, ce fléau des Etats-Unis; ce sont des femmes qui patronnent les *homes* d'ouvrières où, grâce aux donations les plus généreuses, des centaines de jeunes filles trouvent, au sortir des fabriques et des ateliers, bon gîte, bons repas, amusements variés; ce sont les femmes enfin qui empêchent que la culture intellectuelle et les raffinements de toute sorte ne sombrent dans la violence du courant industriel et commercial. L'amour du luxe, qui distingue la plupart d'entre elles, tient peut-être à la mémoire transmise de misères sans exemple ailleurs et qui ont laissé aux petites-filles de toutes ces vaillantes *Pèterines*, épouses et filles des premiers colons, le désir, presque le droit, de se dédommager.

Une prodigieuse activité, résultat de la race et du climat, explique seule que les mondaines elles-mêmes puissent réserver aux œuvres publiques une grande part de leur temps. Ceci apparaît surtout à Boston, où subsistent les traits les plus nobles du caractère puritain. Si New-York est sous beaucoup de rapports une ville française, Boston, qui remonte à 1631, a l'apparence d'une vieille et imposante cité anglaise; il est fier de ses souvenirs, de la part éclatante qu'il prit dans la Révolution, un peu antérieure à la nôtre, et de laquelle date l'indépendance de l'Amérique, fier des énergiques efforts qu'il fit de 1830 à 1860 pour l'abolition de l'esclavage, fier de ses grands hommes dans tous les genres: hommes politiques, écrivains, etc., fier de ses femmes, restées jusqu'à nos jours les plus lettrées de l'Amérique, où l'instruction est pourtant répandue avec un luxe égal à tous les autres.

Vers l'âge qui en Europe marque la fin de l'éducation, commence au contraire, pour un nombre

(1) Il ne faudrait pas s'effrayer d'un mot qui, en anglais, n'a pas la signification exclusivement masculine que nous lui donnons et qui signifie simplement association.



considérable d'Américaines, la vie universitaire qui les conduit non seulement au baccalauréat, mais encore aux grades de licencié et de docteur. L'université de Harvard, située à Cambridge, qui n'est qu'un immense faubourg de Boston, a son annexe féminine, Radcliffe College. Ce même Cambridge envoie dans les salons de Boston les plus brillants causeurs. Si les causeurs sont rares parmi les hommes d'affaires, ils sont innombrables parmi les savants, les hommes de lettres, les professeurs, les *lawyers*, avocats. Il faudrait un article spécial pour initier aux richesses de la littérature américaine, concentrées en grande partie à Boston, ceux qui considèrent à tort cette littérature comme un fruit nouveau, oubliant que la gloire de Cooper, ce rival de Walter Scott, remonte à plus d'un demi-siècle. Bornons-nous à citer trois noms qui rivalisent avec ce que le vieux monde a produit de plus illustre : Emerson, cet esprit universel qui exerça sur sa génération une influence presque comparable à celle de Goethe ; Longfellow, dont l'adorable *Evangel* fut traduite dans toutes les langues ; Hawthorne, l'un des plus grands romanciers qui aient écrit en anglais. Autour d'eux, une nuée de penseurs, d'historiens, de poètes, d'écrivains de toute sorte, parmi lesquels beaucoup de femmes.

Il n'est pas étonnant que Boston ait mérité le surnom d'Athènes des Etats-Unis. Les villes américaines qui se vantent de posséder un passé historique ont évidemment la société la plus polie et la plus cultivée. Philadelphie est aussi très intéressante sous ce rapport, sa magnifique université lui créant des ressources intellectuelles, et l'*Independence hall* rappelant sans cesse à la mémoire de ses citoyens les plus grands hommes et les plus hauts faits de l'histoire d'Amérique. J'ai vu ailleurs des monuments bâtis sur les modèles européens, mais rien ne m'a frappée comme la vieille salle des Etats, si modeste, où fut signée cette déclaration qui rendait libre la vassale de l'Angleterre. Les meubles d'alors restent, bien vermoulus, une table, des chaises. Attachés aux murs, le *fac-simile* de la fameuse déclaration, dont l'original est à Washington, et les premiers drapeaux de l'Union, portant un serpent à sonnettes avec la devise menaçante : « Ne me marchez pas dessus ».

J'avais vu porter en triomphe, à Chicago, sous des guirlandes de fleurs, la grosse cloche de la liberté, la première qui sonna après la proclamation de la République, mais combien fait-elle plus d'effet au lieu même où jadis on la mit en branle pour éveiller un peuple entier à une vie nouvelle !

Les humbles reliques des héros de l'Indépendance, objets usuels ayant appartenu à Washington, à Franklin, etc., sont conservées dans un musée spécial, non loin de là, et je crois que la vue de cette mesquine argenterie, de ces pauvres habits dont se contentaient les héros d'une époque glorieuse entre toutes, est du plus heureux effet pour

faire comprendre à un peuple nouveau qu'il faut assigner à la richesse un rang secondaire.

A Philadelphie, les origines sont tenues en grand respect. Le dicton répété mille fois : « A New-York, on vous demande ce que vous avez, à Boston ce que vous savez et à Philadelphie qui vous êtes », renferme une forte part de vérité. J'en eus la preuve lors d'une exposition de dentelles anciennes à laquelle contribuèrent les dames de la ville. Chacune d'elles, presque sans exception, assurait les tenir de famille. Il est probable, cependant, que les quakers, compagnons de William Penn, méprisaient ces vanités. Leurs descendants forment encore la partie la plus ancienne et la plus estimée de la ville, qui s'intitula en leur honneur « la cité de l'amour fraternel ». On la nomme aussi d'un autre nom bien honorable : *the city of homes*, la cité des foyers, chacun, jusqu'au plus pauvre, se flattant d'avoir son chez soi, le moindre ouvrier arrivant à posséder la maisonnette où il est maître, grâce aux banques philanthropiques spéciales qui l'aident à atteindre cette fin. Un Philadelphien me disait avec le plus légitime orgueil : « Il n'y a peut-être pas de ville au monde où l'on puisse songer avec autant de sûreté, en se couchant, que personne ne manque d'abri ». Nulle part la misère, sous toutes ses formes, n'est combattue d'une manière plus efficace et sans le secours de ce que nous appelons l'aumône, moyen dont on ne veut pas en Amérique. Il est établi que le secours est tout amical, donné à qui le mérite et fondé sur ce principe que le contact entre riches et pauvres est aussi utile aux premiers qu'aux seconds.

Je me rappellerai toujours ma première impression de Philadelphie, qui fut une impression nocturne. La monotonie des rues, tracées avec une régularité géométrique, était atténuée par le jeu de la lumière électrique dans les branches des arbres qui, partout, bordent la chaussée ; plusieurs églises restaient ouvertes, en l'honneur de la semaine de Noël. Je remarquai avec surprise, ayant vu les énormes bâtiments des autres villes d'Amérique, combien il y avait de petites maisons ; elles sont à deux ou trois étages au plus, uniformément construites en brique rouge, avec des marches en marbre blanc et des volets verts ou blancs, très caractéristiques de l'endroit.

Tout à coup m'apparut une construction très ornée, que je pris pour quelque grand théâtre. Audessus de la rue, cependant, jetée d'une maison à l'autre, flottait une enseigne flamboyante : *Association chrétienne de jeunes gens*. Je m'approchai et je vis, annoncée par l'affiche, une conférence sur l'Evangel. Invitation à tous, portes grandes ouvertes.

J'entrai, je trouvai un vaste local, brillamment illuminé, un orchestre, une apparence de fête. Et, une fois de plus, j'admirai l'ingéniosité de ces associations, qui fonctionnent dans toutes les villes d'Amérique, grandes et petites, associations



d'hommes, associations de femmes, lesquelles entretenues par les dons des riches et l'humble cotisation des pauvres, mettent en rapport quotidien des gens de toute condition, permettant à ceux qui n'ont pas de plaisirs dans la vie de se rassembler le soir, pour entendre de bonnes et utiles paroles sur des sujets variés, religieux, scientifiques, littéraires, ou pour feuilleter les livres, les journaux que leur offre une abondante bibliothèque, à moins qu'ils ne préfèrent se livrer aux exercices du corps, car un gymnase est là, éclairé comme en plein jour par la lumière électrique.

Dans les associations spéciales aux femmes, il y a des classes de couture, un restaurant à bon marché où l'on est admise à la seule condition de prouver que l'on gagne soi-même sa vie. Et les heureux de ce monde viennent là faire connaissance avec ceux qu'ils n'auraient aucune chance de rencontrer sur un autre terrain. Les préposés à la surveillance et à l'administration de l'endroit leur désignent tel ou tel qu'il peut être opportun d'assister par quelque service rendu simplement d'homme à homme, de femme à femme. Tous ceux qui ont un talent, une spécialité, vont de temps à autre enseigner, donnant de leur temps s'il n'ont pas d'argent.

Voilà ce qui existe d'un bout à l'autre des États-Unis, — de Chicago, la colossale ville neuve encore âpre et rude, le champignon monstre poussé en un jour, à l'académique Boston, — du cosmopolite New-York à Washington, le grand centre politique, résidence du président, jolie ville entre toutes, avec ses édifices de marbre blanc, ses jardins, ses statues, ses avenues ombreuses, le lieu peut-être où l'on danse, où l'on flirte, où l'on s'amuse le plus.

Mais n'imitons pas certaines Américaines, mesdemoiselles, dans cette fièvre du plaisir; ne leur empruntons pas des mœurs et des habitudes incom-

patibles avec nos traditions et nos origines sociales; apprenons d'elles plutôt ce qui nous manque un peu et ce qui devient de plus en plus indispensable: le sentiment des devoirs de chacun envers tous. Peut-être la récente et généreuse tentative à laquelle est attaché le nom de Paul Desjardins, avec d'autres noms d'hommes éminents, éveillés au péril de « l'heure présente », est-il le premier signe d'une heureuse évolution qui se produit chez nous sous ce rapport.

— Nous avons des religieuses, des dames de charité, des congrégations, des bureaux de bienfaisance que cela regarde, disent quelques-uns.

Non pas, cela nous regarde tous et toutes. Il faut ajouter à ces efforts spéciaux, il faut ajouter à l'effort général la puissance de l'effort individuel, chacun bien entendu dans la mesure de ses moyens; les Américains donnent l'exemple.

J'ai vu un petit garçon de sept ans partager scrupuleusement l'argent de ses bons points entre deux tirelires dont l'une était réservée à une association de ce genre. J'ai vu certaine petite fille mettre de côté, sur deux pots de fleurs qu'on lui avait donnés, celui qui devait aller à l'hôpital des enfants, égayer un petit malade inconnu. Ni l'un ni l'autre ne croyait faire la charité; ils s'acquittaient d'un devoir de simple justice, ils donnaient la dime réclamée par la loi.

Ces obligations sont perpétuellement rappelées dans la famille américaine, où certainement il y a moins d'échange de tendresse et de déférence que chez nous (gardons bien nos supériorités comme des trésors), mais où l'éducation tend avant tout à développer et à entretenir cette chose admirable, que j'espère avoir fait comprendre par tout ce qui précède: l'esprit public.

TH. BENTZON.

## BIBLIOGRAPHIE

### MEMOIRES DU COMTE DE PAROY

Souvenirs d'un défenseur de la famille royale

PUBLIÉS PAR ÉTIENNE CHARAVAY

Tout ce qui touche au drame de la Révolution offrira toujours un intérêt que ne peuvent épuiser les nombreux ouvrages publiés sur ce sujet. Le comte de Paroy, cousin des Polignac, a vécu à la cour de Louis XVI, il n'a pas quitté la famille royale aux temps d'épreuves, et il est resté jusqu'au bout le « courtisan du malheur ». Au 20 Juin, puis au 10 Août, il s'est battu héroïque-

ment pour défendre les Tuileries contre les fureurs populaires. Il ne voulut pas émigrer, et échappa à la mort en traversant bien des aventures tragiques ou parfois plaisantes. Esprit vif et ingénieux, le comte de Paroy avait toujours cultivé les arts, surtout la gravure; il sut s'en faire une ressource contre la misère, et rien n'est curieux comme les innombrables inventions grâce auxquelles il reconstitua sa fortune. Ces mémoires sont écrits sans prétentions littéraires, mais ils ont le caractère des choses vécues (1).

(1) Plon, rue Garancière. — 7 fr. 50.



## Quatre portraits de femmes

PAR LA COMTESSE DE COURSON

Bien que le sujet de ce livre soit emprunté à l'histoire du catholicisme anglais, tout catholique de nationalité différente y trouvera néanmoins des souvenirs précieux pour sa foi. Lady Fullerton, dans son beau roman de *Constance Sherwood* (1), nous avait déjà raconté certains épisodes analogues, assez dramatiques par eux-mêmes pour qu'il ne fût pas nécessaire de leur ajouter une grande part de fiction. Le récit biographique dont nous parlons ici présente successivement Jane Dormer, duchesse de Féria, qui patronna sur le continent et à la cour de Philippe II, la création de séminaires anglais, Marguerite Clitheroe, condamnée sous le règne d'Elisabeth, au plus affreux supplice; Luisa de Carvajal, grande dame devenue religieuse, et exerçant à Londres le plus admirable apostolat; enfin, Mary Ward, fondatrice de l'Institut des « Dames Anglaises ». Ecrites avec talent, ces études n'ont rien d'aride, et leur intérêt historique ne le cède qu'à celui qu'elles présentent au point de vue religieux (2).

## GENEVIÈVE DELMAS

PAR TH. BENTZON

Nous avions, il y a deux ans, lors de son apparition, entretenu nos lectrices de ce charmant livre écrit spécialement pour les jeunes filles par un auteur dont elles peuvent apprécier, dans ce numéro même, le beau talent si souple qu'il se prête aux manifestations les plus diverses. Aussi leur ferons-nous certainement plaisir en leur disant qu'à l'édition illustrée vient de s'en ajouter une autre, d'un plus petit format, avec les mêmes illustrations réduites et qui, grâce à son prix, moins élevé, trouvera dans toutes les familles la place que mérite ce récit d'une grande portée morale (3).

## CARMENCITA

PAR MARY FLORAN

L'auteur aimable de *Romanesque* et de *Bonheur méconnu* a mis dans ce nouveau roman ses délicates qualités d'observation et de sagesse souriante. Ses œuvres frappent par l'idée juste qu'elles donnent de la vie dans un certain milieu social, sans exagération dans les caractères ni dans les faits. Aussi a-t-elle expliqué cette fois les violences de son héroïne par son origine créole. Carmen de Lanteuil a d'ailleurs bien des excuses, dans

son abandon, son inexpérience, qui la poussent à des étourderies pas bien graves, mais suffisantes pour éloigner d'elle l'homme sérieux qu'elle a ardemment désiré pour mari. Ce sera l'amie d'enfance de Carmen, une nature d'élite, qu'il choisira, précisément pour la mesure qu'elle porte en toutes choses. Carmen trouvera dans son âme passionnée les énergies nécessaires pour se sacrifier sans rien laisser soupçonner de son sacrifice, et l'auteur nous devait bien de nous laisser à son égard, à la dernière page, sur un heureux espoir d'avenir. Ce roman, sans avoir été écrit spécialement pour les jeunes filles, conviendra néanmoins à la grande majorité de nos lectrices, sauf les plus jeunes (1).

## Une jeune belle-mère

PAR B. DE BUXY

Nous avons déjà recommandé divers romans de cet auteur, qui semble s'attacher avec une ardeur et une vivacité singulières, à rendre les ravages que l'orgueil peut faire dans les âmes souvent les plus nobles. Ici, nous arrivons au drame. Florence Temple, pour se venger de sa belle-mère, dont la douceur et les souffrances muettes n'ont pu la gagner, va, dans un moment de folie, jusqu'au meurtre d'un enfant, figure délicieuse, unique rayon qui éclaire cette action trop uniformément tragique et désolée. Les caractères sont bien compris, un peu forcés peut-être, et c'est sans doute pourquoi l'auteur a cru devoir les placer dans le cadre de la société anglaise. Ajoutons que toutes les jeunes filles peuvent lire ce roman, et le liront certainement avec un très vif intérêt (2).

## GERMAINE DE PUISELAYE

PAR DUPIN DUREC

Le père de Germaine lui donne, comme dans le roman de B. de Buxy, une belle-mère de vingt ans, mais frivole et vaine. D'abord révoltée, Germaine devient la consolatrice de ce père ruiné par la femme pour qui il s'est montré trop faible, la conductrice d'un frère enfant. Elle en sera récompensée par un heureux mariage avec un homme dont elle n'a pas su apprécier d'abord le mérite exceptionnel, et dont les intrigues de sa belle-mère ont failli l'éloigner à tout jamais. Destiné aux jeunes filles, ce roman offre de jolies peintures de caractère, mais on y sent une œuvre de début; il y a trop de banalité dans l'action et le style gagnerait à être plus simple en même temps que plus original (3).

A. CHEVALIER.

(1) Mame, éditeur. — Chez L. Carré, rue Bonaparte.

(2) Firmin Didot. — 3 fr.

(3) Hetzel. Illustré. — 3 fr.

(1) Calman-Lévy, 15, boul. des Italiens. — 3 fr. 50.

(2 et 3) Henri Gautier, quai des Grands-Augustins. — 3 fr.



# Mon Cousin Guy

(SUITE ET FIN)



INSI le malheur était accompli. L'enfant était orpheline ! Et une compassion infinie pénétra le cœur de Guy. Dans cet appel qui lui arrivait à travers la distance, il sentait un affolement de jeune créature frappée en plein cœur par une souffrance à laquelle il ne pouvait rien, qu'au-

maine ne pouvait écarter d'elle et sous laquelle il la devinait écrasée.

— Ma pauvre petite Arlette, ma précieuse enfant ! murmura-t-il, relisant encore une fois les quelques mots de la dépêche.

L'idée qu'elle souffrait lui était intolérable ; mais, en même temps, une impression de douceur, presque de joie, lui pénétrait l'âme parce que, dans sa détresse, elle l'avait appelé, sûre qu'il viendrait...

Rapidement, il consultait les heures de train.

Puis il pensa :

— Il faut que je prévienne Louise, au cas où elle ne le serait pas. Je n'ai que le temps avant de prendre le train de nuit.

Et, après avoir donné des ordres pour que ses bagages fussent prêts à l'heure dite, il se jeta en voiture. M<sup>me</sup> Chausey venait de rentrer. Dès que son frère lui fut annoncé, elle parut, le visage ému, et dit tout de suite :

— Est-ce que tu sais?... En arrivant, je viens de trouver une dépêche. Le pauvre Yves Morvan a succombé ce matin... Quel coup ce doit être pour Arlette ! Je m'attendais à cette mort, et pourtant j'en suis bouleversée.

— Je viens de l'apprendre, moi aussi. Et je pars ce soir...

— Tu pars !... Où cela ?

— A Douarnenez, naturellement.

Elle regarda son frère, stupéfaite. L'idée ne l'avait même pas effleurée qu'il pût songer à entreprendre un pareil voyage.

— Mais, Guy !... Y penses-tu ?

— Oui, j'y pense... Je trouve que nous ne pouvons rester bien paisibles dans notre Paris quand

une enfant qui est devenue un peu nôtre, que nous disons aimer, est atteinte par une douleur comme celle qu'elle doit éprouver... Et comme le trajet de Paris à Douarnenez serait trop fatigant pour toi, comme ni Charlotte ni Pierre ne peuvent l'entreprendre, je le fais, moi qui n'ai que trop de temps à perdre.

Il y avait dans l'accent de Guy une âpreté inaccoutumée qui frappa M<sup>me</sup> Chausey.

— Guy, qu'y a-t-il?... Tu as quelque chose... Jeanne d'Estève s'en est aperçue tantôt... Elle me le disait tout à l'heure.

— Oh ! je t'en prie, Louise, laissons M<sup>me</sup> d'Estève. C'est une vraie obsession, d'entendre ainsi sans cesse parler d'elle. Je lui serais, pour ma part, très reconnaissant de ne pas exercer son imagination sur mon compte. Que veux-tu que j'aie?... Rien... Sinon le regret constant d'avoir ma place marquée parmi les inutiles de ce monde, parmi ceux qui n'ont que la peine de vivre !... Il est vrai qu'à certaines heures cette peine peut compter !... Mais ce n'est guère le moment de me livrer à des considérations philosophiques ou autres... Le temps presse... Louise, je te dis au revoir.

Toujours sérieuse, M<sup>me</sup> Chausey interrogea :

— Resteras-tu longtemps à Douarnenez ?

— Je ne pense pas... A moins que, chose très improbable, je puisse, en ton nom ou au mien, être bon à quelque chose pour Arlette...

Elle n'insista pas et dit « au revoir » à son tour. Elle sentait que son frère avait raison de partir, que sa démarche était toute naturelle ; mais, en même temps, un obscur regret l'agitait qu'il fût ce voyage. Pourtant, chose étrange, pas une fois l'idée ne lui vint que Guy pût porter à Arlette plus qu'un simple intérêt fraternel, tant à ses yeux sa nièce était encore une vraie enfant. Elle ne soupçonna pas quand, le soir même, en s'endormant, elle pensa que son frère roulait vers Douarnenez, elle ne soupçonna pas qu'une impatience le brûlait d'arriver, qu'il sentait tomber, sur son cœur même, les larmes désespérées que l'enfant versait là-bas toute seule, ayant perdu le père qu'elle adorait...

Toute la nuit, Guy de Pazannes voyagea ainsi ; mais, seulement au milieu du jour suivant, il atteignit Douarnenez. La gare était presque déserte. En cette saison, les touristes ne venaient point ; et le chef de gare le considéra un peu étonné. Lui ne s'en aperçut même pas et, en hâte, s'engagea dans le pays, par ce même chemin qu'il avait parcouru



pour la première fois, alors qu'elle cheminait alertement devant lui, la petite Arlette, si riieuse dans sa robe toute rose... Qu'il était bien enfui, ce jour d'été chaud de soleil!... Un vent âpre, maintenant, soulevait les flots gris qu'il apercevait dans un lointain embrumé, et aucun groupe joyeux n'avancait devant lui. Il croisait seulement des femmes en coiffe blanche qui se retournaient sur son passage. A distance, des enfants le suivaient, chuchotant dans leur langue bretonne; et le voyant se diriger vers la maison du docteur Morvan, ils comprenaient et cessaient de rire pour un moment. Guy arrivait... Il reconnaissait la maison, le petit perron, le jardin où quelques pousses hâtives verdoyaient sur le bois des arbres. La porte était large ouverte. Mais quand il approcha, des femmes du pays, qui causaient à demi voix devant le perron, s'écartèrent, laissant apercevoir sur le seuil une grande femme en noir, M<sup>me</sup> Morvan elle-même. Et Guy s'aperçut alors qu'il n'avait pas encore songé qu'Yves Morvan laissait une veuve et d'autres enfants qu'Arlette...

Il n'y avait guère de visible trace de douleur sur ses traits, dont l'expression était plus impérieuse encore que de coutume. Elle toisa le jeune homme et demanda d'un ton raide, sans le reconnaître :

— Vous désirez? monsieur.

Guy s'inclina avec une aisance légèrement hautaine.

— Permettez-moi, madame, de me présenter de nouveau à vous, Guy de Pazanne.

— Ah! oui, je me souviens, le cousin d'Arlette...

Froidement, il continua :

— Nous avons reçu la dépêche nous annonçant la... triste nouvelle; et je suis venu vous exprimer toute notre sympathie pour votre malheur, pour celui d'Arlette.

Elle enveloppa le jeune homme d'un coup d'œil perçant. Si la mort de son mari avait éveillé quelque réelle émotion dans son âme glacée, en cet instant, à coup sûr, elle n'éprouvait plus qu'une sourde irritation de l'arrivée inattendue de Guy de Pazanne, parce que, avec la clairvoyance de sa jalousie, elle devinait tout de suite qu'il était à Douarnenez non pas pour elle, ni pour ses enfants, mais pour Arlette seule!... Et du même ton rogne elle répondit :

— Vous êtes bien honnête, monsieur, d'être venu de Paris pour assister au deuil de mon mari, dont la mort sera un grand malheur pour beaucoup!... Le service a lieu demain.

C'était presque un congé qu'elle lui donnait.

Mais Guy, sans se départir de sa politesse, dit froidement, d'un accent très net :

— Je vous remercie, madame, de vouloir bien m'avertir; et je vous serais, de plus, infiniment reconnaissant de me dire si je puis voir ma cousine Arlette.

— Mon Dieu, je n'en sais rien. Certainement,

puisque vous vous êtes dérangé pour elle, ce serait bien le moins qu'elle vous en remerciât!... Mais c'est une créature si bizarre qu'elle ne voudra peut-être pas vous voir!... On croirait vraiment qu'elle seule est frappée par la mort de mon mari. Les vivants n'existent plus pour elle. Il n'y a pas moyen de l'arracher d'auprès du lit de son père... J'y ai vainement employé mon autorité. Elle est là à le regarder, sans même pleurer comme sa sœur, avec des yeux fixes, comme une vraie folle... Enfin, je vais lui faire dire que vous êtes ici et qu'il faut qu'elle descende.

— Je vous en prie, madame, ne faites rien de pareil. Veuillez seulement l'avertir de mon arrivée... Elle me recevra si elle le désire...

M<sup>me</sup> Morvan eut de nouveau un regard singulier où il n'y avait pas un atome de bonté.

— Que de cérémonies pour une enfant!... Allez la trouver, ce sera bien plus simple... Excusez-moi seulement si je ne vous conduis pas... J'ai beaucoup de pénible besogne aujourd'hui...

Et elle appela :

— Corentin! Corentin!

Une porte s'ouvrit, et le jeune garçon apparut. Sa grosse figure était toute bouffie par les larmes; et Guy, éprouvant tout de suite de la sympathie pour lui, serra affectueusement ses lourdes mains de collégien. En silence, Corentin écouta l'ordre de sa mère et monta devant Guy, qui le suivait le cœur battant à grands coups dans sa large poitrine d'homme.

— C'est ici! fit-il d'un accent étouffé.

Puis, très bas, suppliant et confus, il finit vite :

— Soyez bien bon pour Arlette, dites!... Elle est si malheureuse... Nous ne pouvons rien pour la consoler un peu, Yves et moi...

Et, sans attendre un mot de Guy, effrayé de sa hardiesse, il s'enfuit.

Des cierges étoilaient la chambre presque obscure où le pauvre Yves Morvan avait souffert tant d'heures douloureuses... Maintenant, la paix infinie était tombée sur lui... Au pied du lit, écrasée sur le sol, se détachait une forme mince.

Au bruit de la porte, Arlette ne tourna pas même la tête. Elle demeura à sa même place, les yeux arrêtés sur le visage marmoréen de son père; farouchement étrangère à ce qui se passait autour d'elle... Alors, Guy appela presque bas, la voix vibrante d'une pitié infinie et tendre :

— Arlette, me voici, Arlette.

Reconnut-elle sa voix?... Fut-elle seulement arrachée à sa torpeur?... Elle se détourna un peu. Dans le cadre de la porte, il était resté, sa grande taille découpée en sombre.

— Guy!... Ah! mon Dieu!... Enfin, vous voilà!

Elle se dressa, et jetée par un élan d'enfant en détresse, elle vint s'abattre dans les bras de Guy, qui l'enveloppèrent... Et elle y demeura sans un mot, sans pensée, sans larme, toute brisée.

— Arlette, ma pauvre petite enfant chérie! mur-



mura-t-il, sentant quel besoin elle avait, à cette heure, d'être entourée d'affection.

Sourdement, elle dit, d'un accent de désespoir sauvage :

— Guy, je l'ai perdu !... Est-ce que c'est possible qu'il ne puisse plus me parler, m'embrasser, m'écouter, qu'il ne sente plus mes baisers !... Guy, je ne puis pas supporter cela !... C'est trop horrible !... J'aime mieux mourir avec lui... Oh ! que je voudrais mourir !

Elle parlait d'un ton bas et haletant. A la lueur des cierges, il apercevait son pauvre petit visage creusé où les yeux secs flambaient, grandis encore par une sorte d'effroi devant l'inexorable malheur... Et, de nouveau, il répéta avec une extrême tendresse :

— Arlette, ma très chère petite amie !...

Son regard perdit un peu de sa fixité. Mais, serrant la main de Guy, elle reprit du même ton de douleur farouche :

— J'ai été une mauvaise enfant... Je l'ai quitté... J'ai pu être contente et gaie loin de lui... Le bon Dieu m'a punie... Il ne m'a pas écoutée quand je le suppliais pour obtenir sa guérison... Il me l'a repris... Pour toujours !... Et moi qui, hier matin, le croyais mieux... Tous, ici, paraissaient penser comme moi, quoiqu'ils disent aujourd'hui que c'était la fin... Moi, je n'ai rien deviné... Il m'a encore appelé « Arlette ! » et je n'ai pas compris que c'était pour la dernière fois !... Maintenant, personne ne me donnera plus mon nom — comme il le disait !... Et je l'ai mérité...

Elle frissonna ; sa voix s'étouffait dans sa gorge.

— Je vous en supplie, fit Guy, lui parlant très doucement comme à un enfant dont on veut engourdir l'angoisse, ne vous faites pas de pareils reproches !... Je vous jure, moi qui ai vu les lettres de votre pauvre père à ma sœur, que vous réalisiez son désir même en restant parmi nous... Soyez sûre aussi, ma chère petite enfant, que vous entendrez encore prononcer votre nom par... ceux qui vous aiment, comme le disait votre père... Croyez-moi, Arlette !...

Y avait-il donc, dans l'accent de Guy, quelque chose de l'accent d'Yves Morvan parlant à son enfant tant aimée ? En l'entendant, elle tressaillit toute... Et puis, soudain, des larmes, les premières depuis son malheur, ruisselèrent sur ses joues blanches, tandis qu'un sanglot déchirait sa gorge... Alors, ce fut comme si ce sceau posé sur sa douleur eût été brusquement rompu... Elle se mit à sangloter follement, tordant ses petites mains, d'angoisse... Tout bas, elle parlait à son père, lui donnant les noms tendres qu'elle lui prodiguait la veille encore, mais trop brisée pour aller de nouveau se jeter au pied du lit, pour y demeurer les yeux éperdus, arrêtés sur le visage chéri qui ne vivait plus. Mais, au milieu de sa souffrance, elle éprouvait pourtant une douceur à le sentir, lui, Guy, auprès d'elle, tenant, dans les siennes, sa

main glacée, à l'entendre lui parler de son père avec une sympathie émue, à écouter les mots d'affection qui faisaient sa détresse moins affreuse et lui montraient à quel point elle était comprise par son ami...

Pas plus qu'elle, il n'avait conscience du temps écoulé... Et il tressaillit au bruit de la porte qui s'ouvrait devant M<sup>me</sup> Morvan, suivie de M<sup>lle</sup> Catherine, aussi blanche que la coiffe qui nimbait son front. Derrière elle, Corentin s'était glissé dans la pièce, au chevet de son père. Du seuil de la chambre, M<sup>me</sup> Morvan embrassa du regard le groupe formé par sa belle-fille et par Guy.

— Monsieur de Pazanne, fit-elle à demi voix au jeune homme, lui montrant la vieille demoiselle agenouillée près du lit, M<sup>lle</sup> Catherine désire vous offrir l'hospitalité. Je pense qu'Arlette voudra bien vous rendre la liberté !

M<sup>me</sup> Malouzet entendit-elle ? Tout de suite, elle se releva, faisant signe au jeune homme de la suivre dehors. Mais, Arlette avait vu son mouvement ; et, devenue plus pâle encore, elle murmura, suppliante :

— Oh ! Guy, vous allez revenir ?

— Oui, ma chérie, je reviendrai...

— Pourquoi partez-vous ?... C'est horrible, quand vous n'êtes pas là !

— Parce que M<sup>me</sup> Morvan finirait par trouver... indiscrète ma présence ici... Mais...

Il n'acheva pas... Il venait de rencontrer de nouveau les yeux perçants de M<sup>me</sup> Morvan arrêtés sur Arlette avec une expression si dure que, dans l'intérêt même de la pauvre petite, il comprit qu'il devait maîtriser la tentation qui l'étreignait de demeurer auprès d'elle aussi longtemps que sa présence lui ferait du bien.

Mais il avait horreur de l'abandonner ainsi toute seule dans cette chambre funèbre ; et, suppliant, il lui demanda de se laisser emmener un peu par M<sup>lle</sup> Catherine. Tout de suite, elle secoua la tête, son mince visage redevenu farouche :

— Non, je ne veux pas le quitter... Est-ce que, demain, je ne le quitterai pas pour toujours !

Sa voix semblait un souffle échappé de ses lèvres blémies ; et elle avait l'air tellement épuisée que M<sup>lle</sup> Catherine murmura à Guy :

— Elle n'en peut plus. Si vous avez quelque influence sur elle, usez-en pour l'emmener de cette chambre. Vous réussirez peut-être mieux que moi à la décider.

Il se rapprocha de l'enfant, blanche comme une jeune morte.

— Vous reviendrez, Arlette. Mais il faut venir vous reposer un peu, reprit-il de cet accent qui avait tant d'empire sur elle. Venez pour avoir la force de demeurer jusqu'au bout auprès de votre pauvre père... sans quoi, demain, vous ne pourrez plus le revoir ; vous serez malade...

Elle eut dans le regard, redevenu sec, une ex-



pression d'indicible souffrance; puis, fermant les yeux, elle murmura :

— Oh ! demain !...

Et, sans un mot de plus, elle glissa, inerte, dans les bras de Guy, ouverts pour l'emporter.

## XI

Maintenant, Yves Morvan se reposait de la vie dans la paix suprême d'un petit cimetière breton, et Guy revenait vers Paris. Non, certes, qu'il en eût le désir. Mais M<sup>me</sup> Morvan avait jugé avec tant de malveillance son affection pour Arlette, et le confiant abandon par lequel elle y répondait, que, pour ne pas nuire à l'enfant, il s'était résigné à quitter Douarnenez sans attendre, comme il le souhaitait, que l'examen des papiers d'Yves Morvan eût éclairci la situation future d'Arlette. M<sup>lle</sup> Catherine elle-même le lui avait vivement conseillé; et il savait pouvoir s'en rapporter à son bon sens et à sa clairvoyance.

Donc, il était parti, les funèbres cérémonies terminées. Le train de nuit l'emportait vers Paris, seul dans son wagon, hanté par la vision d'une petite figure pâle, comme celle d'une Vierge de cire, de deux grands yeux brillant d'un éclat de fièvre, des yeux qu'il avait connus étincelants de gaieté, et qu'il ne pouvait plus revoir qu'avec leur expression de douleur farouche et passionnée, tout pleins, en même temps, d'une sorte de mystérieuse épouvante devant cet *au-delà* entrevu pour la première fois de tout près.

Mais, en cet instant surtout, il avait, vivante dans tout son être, la dernière et poignante image qu'il emportait d'elle, quand, au moment même où il allait partir, exaspéré d'avoir à lui adresser son dernier adieu sous l'œil méchant de M<sup>me</sup> Morvan, elle était arrivée chez M<sup>lle</sup> Malouze, affolée par la scène violente que venait de lui faire sa belle-mère. Brutalement, M<sup>me</sup> Morvan, qu'irritait l'intérêt général témoigné à Arlette, lui avait jeté au visage, avec l'affirmation de ses droits sur elle, la révélation de la pauvreté que lui avait léguée son père et qui la livrait à la charité de son entourage; et l'enfant, révoltée devant les paroles impitoyables qui s'abattaient sur son malheur, s'était enfuie pour venir chercher un refuge auprès de ses vieux amis; — jetée aussi vers leur maison par l'espoir instinctif que Guy serait encore là... Et lui, elle était sûre qu'il ne permettrait pas qu'on la torturât ainsi davantage !

Il était encore là; et, avec une autorité tendre et compatissante, il s'était efforcé de calmer l'enfant éperdue, qui lui répétait tout bas, comme une plainte :

— Oh ! Guy ! pourquoi partez-vous ?

Et pourquoi, après tout, était-il parti, après lui avoir promis, il est vrai, de revenir bientôt... Main-

tenant, un regret aigu le poignait à la seule pensée que, s'il l'avait voulu, il eût pu encore, à cette heure, être là-bas auprès de la petite aimée, à l'entourer de cette atmosphère d'affection qui, seule, engourdissait un peu son chagrin désespéré...

— Mais je suis fou d'être parti ! gronda-t-il tout bas. J'aurais dû rester à n'importe quel prix, sans m'inquiéter même de l'existence de M<sup>me</sup> Morvan ! J'aurais dû rester près d'elle... ou bien l'emporter !...

Où, l'emporter !... Pouvoir l'entendre, lui parler, rencontrer son regard d'enfant, si pur et si passionné... Oh ! l'avoir en cette minute, blottie confiante à ses côtés, pour qu'il pût encore lui murmurer les mots que l'on a pour les êtres chers, quand ils souffrent...

Il tressaillit à cette seule évocation... Et soudain, alors, la vérité, devant laquelle il se déroba depuis des semaines, lui apparut en pleine lumière — la lumière qui illuminait la terre promise... — Lui, le Parisien railleur et blasé, il aimait avec le meilleur de lui-même cette enfant que le hasard avait jetée dans sa vie et qui semblait y être entrée pour n'en jamais plus sortir. Est-ce qu'il pouvait se le dissimuler davantage : à cette heure, le cri de tout son être, c'était de la voir, de la retrouver, de la garder pour ne plus la perdre jamais... Et l'irrésistible avenu lui en jaillit des lèvres :

— Je l'aime comme je n'ai aimé aucune femme !

Machinalement, il se leva et fit quelques pas dans le wagon, bouleversé par l'aveuglante clarté de cette révélation qui, tout à la fois, le ravissait et l'effrayait... Aimer Arlette !... Depuis des semaines, il en avait la conscience inavouée, devant le vide que lui laissait son départ de Paris, devant son âpre besoin d'entendre parler d'elle, devant la joie obscure qui l'avait saisi à la seule pensée de la revoir à Douarnenez où elle l'appelait.

Mais, après?... L'aimait-il assez pour lui offrir sa vie entière, pour arriver au mariage qu'il avait toujours redouté ? Sa pensée aiguë fouillait dans son souvenir, y évoquant des visions de jeunes filles que sa sœur avait souhaité lui voir épouser — et plus séduisante que la plupart, la belle Jeanne d'Estève... Eh bien, ni les unes ni les autres n'avaient eu sur lui un atome de la puissance avec laquelle Arlette le possédait, par le seul pouvoir de sa jeunesse vraie, de ses ignorances délicieuses, de sa fraîcheur d'esprit et d'âme qu'il n'avait rencontrées chez nulle autre, et dont il avait goûté le charme inconnu dès leur première rencontre... Oh ! la faire sienne ! la garder contre les misères qui viennent des hommes... Lui donner tout son amour; et, en échange, recevoir d'elle le don de son jeune cœur, que nul — sauf son père — n'avait jamais possédé !...

C'était un rêve sans nom qu'il faisait là, si beau qu'il en eut peur, hésitant à se laisser envelopper par la clarté d'aurore levée tout à coup sur sa vie. Une crainte sourde, d'ailleurs, l'envahissait de



céder à une fantaisie de dilettante en allant vers cette petite créature si neuve qui, par cela même, l'attirait étrangement; et, par une sorte de scrupule de conscience, il murmura :

— J'attendrai la lettre du capitaine, concernant la situation d'Arlette, pour prendre aucune décision; surtout, pour parler à Louise...

Mais, en lui-même déjà, il savait qu'une heure viendrait où, ses dernières hésitations vaincues, il viendrait infiniment heureux de sa défaite, suppléer la petite aimée de lui confier sa jeune vie...

Il attendit plus longtemps qu'il n'avait prévu, la lettre qui devait, selon sa volonté, décider de sa destinée. Il l'attendit une longue quinzaine, durant laquelle il put se rendre compte de ce que l'enfant était devenue pour lui... Comme un étranger, il se mouvait maintenant dans son milieu habituel, tout l'intérêt de son existence tendu vers le petit coin de Bretagne où elle vivait; et l'idée qu'elle y souffrait, sans qu'il fit rien pour elle, lui était plus intolérable à mesure que les jours passaient... Tout juste avait-il su quelque chose d'elle par les lettres d'affaires du capitaine, comme lui membre du conseil de famille; par les courts billets, tout palpitants de sanglots, qu'elle avait écrits à M<sup>me</sup> Chausey et à Madeleine...

Enfin, un matin, dans son courrier, il aperçut une lettre dont la haute écriture avait une allure un peu gauche, et, rejetant de côté toutes les autres, il l'ouvrit. C'était bien celle qu'il avait tant souhaitée; mais écrite par M<sup>me</sup> Catherine, qui, avec sa franchise ordinaire, lui expliquait tout de suite pourquoi elle était, cette fois, sa correspondante :

« Cher monsieur,

« Voici, enfin, les affaires de l'enfant un peu débrouillées; et j'ai préféré venir vous en parler moi-même, car il est certaines questions que les femmes — sans vouloir offenser mon frère — traitent mieux que les hommes, quand le sentiment doit s'y mêler. D'abord, vous verrez dans les papiers ci-joints que l'enfant ne possède guère aujourd'hui plus de cinq cents francs de rentes. Tout le reste a été englouti dans la faillite Le Goanec. M<sup>me</sup> Morvan le sait maintenant; et, ma parole, je croirais volontiers qu'elle en triomphe! Elle avait offert de garder Arlette chez elle, mais en des termes si gros de menaces pour le bonheur, et même la tranquillité de la petite, que nous avons rejeté ses propositions, nous conformant ainsi, mon frère et moi, au désir de son pauvre père, qui exigeait qu'elle demeurât auprès de nous; j'ajoute, moi, si aucun autre meilleur avenir ne se présente pour elle. Maintenant, cher monsieur, comme vous et M<sup>me</sup> Chausey vous représentez la famille de l'enfant, nous avons jugé que nous devions avoir votre assentiment pour l'installer auprès de nous, définitivement, comme notre fille... Ce qui serait pour nous un bonheur que

nous n'avions jamais espéré. C'était, je vous le répète, le désir même du docteur; car il souhaitait qu'elle continuât à mener la vie très simple à laquelle elle est accoutumée et qui, probablement, demeurera la sienne.

« Peut-être Madame votre sœur, qui est très bonne, penserait-elle à recevoir l'enfant près d'elle? Eh bien, j'ai réfléchi à cette perspective; j'en ai causé avec mon frère; et, devant ma conscience, je vous dis que cette solution ne me paraîtrait pas trop bonne pour Arlette, qui, après avoir goûté à votre luxe, s'habituerait peut-être difficilement à l'intérieur très modeste qu'elle aura forcément si elle se marie. Car je ne me fais pas d'illusions; les hommes fortunés n'épousent que les femmes qui le sont comme eux. A Douarnenez, l'enfant trouvera, je l'espère, quelque brave garçon qui se contentera de la petite fortune que nous lui assurerons; et j'ai la ferme conviction qu'elle pourra être aussi heureuse que le désirait son père. Vous pouvez être bien sûr, monsieur, ainsi que M<sup>me</sup> Chausey, que nous ne lui laisserons pas oublier sa famille de Paris. Mais, croyez-en ma vieille expérience, il est mieux qu'elle ne quitte pas son pays; il vaut mieux (je vais être bien franche) qu'elle ne s'attache pas trop à vous, monsieur Guy, et que son imagination de fillette n'ait pas l'occasion de mettre une importance qui n'existe pas dans l'intérêt fraternel que vous avez la bonté de lui témoigner.

« Voilà, monsieur, tout ce que j'avais à vous dire. J'espère que vous partagerez notre façon de voir et y verrez seulement une preuve de l'extrême affection que nous portons à la chère petite Arlette. »

Guy laissa retomber la lettre et sourit.

— Non, chère mademoiselle Catherine, je ne partage pas votre façon de voir... Vous êtes bonne et généreuse; mais je ne vous abandonnerai pas ainsi mon trésor...

Un grand calme se faisait soudain en lui, toutes ses hésitations emportées par l'invisible souffle d'espoir qui passait sur lui. Il murmura :

— J'épouserai Arlette.

Et ses propres paroles résonnèrent à son oreille ainsi qu'une promesse de bonheur.

Alors, tout de suite, il résolut de parler à M<sup>me</sup> Chausey. Jusqu'à cette heure, il avait attendu, sachant la déception qu'il lui causerait en faisant sa femme d'Arlette, alors qu'elle avait rêvé pour lui, de vieille date, un brillant mariage selon le monde...

Dans la matinée, il était sûr de la trouver seule.

En effet, elle écrivait dans son petit salon et eut une exclamation de plaisir à sa vue :

— Guy! Quelle bonne surprise! Tu as été à peu près invisible cette semaine... Que deviens-tu donc?

Il sourit, et M<sup>me</sup> Chausey fut frappée du joyeux éclat de son sourire.



— Je ne deviens rien... Je me repose de mon voyage en Bretagne.

— As-tu des lettres de Douarnenez ?

— Oui, ce matin même... J'ai reçu une lettre de M<sup>lle</sup> Catherine...

— Qui te dit que... ?

— Que la position d'Arlette est bien telle que nous le craignons... Yves Morvan est mort ruiné, et Arlette demeure sans fortune aucune.

M<sup>me</sup> Chausey enveloppa son frère d'un coup d'œil surpris. Comment lui, qui aimait Arlette, envisageait-il avec ce calme la situation difficile de la jeune fille.

— Guy, c'est fort triste !... Que va devenir la pauvre petite ?

— M<sup>lle</sup> Catherine et le capitaine nous demandent — comme représentant sa famille — de la laisser auprès d'eux... Ils l'adopteraient, en quelque sorte. Mais Arlette n'aura pas, je l'espère, besoin de profiter de leur générosité...

M<sup>me</sup> Chausey ne répondit pas tout de suite ; puis, lentement, elle dit :

— En effet, elle ne peut guère demeurer ainsi à leur charge, pas plus qu'à celle de son odieuse belle-mère... Sa vraie place me paraît auprès de nous... N'est-ce pas ton avis ?

Il se pencha et embrassa sa sœur sur les cheveux, ainsi qu'il faisait quand il était un petit garçon très caressant : — Merci de l'avoir deviné, ma chérie... Merci de ta pensée elle-même...

— Qui est bien naturelle. Car, en somme, il s'agit d'une charmante petite fille que nous aimons tous... Pour mon compte, d'ailleurs, je gagnerai beaucoup à sa présence, puisqu'elle sera une société pour moi quand Madeleine à son tour sera mariée... Ainsi, tu dis que la pauvre petite n'a plus rien comme fortune ?

— Rien, à peu près.

Et une joie montait en lui à l'idée qu'il lui donnerait cette fortune qu'elle n'avait pas, que grâce à lui elle ne connaîtrait pas l'amertume des conditions dépendantes.

La voix de sa sœur le fit tressaillir.

— Guy, à quoi penses-tu ?

— A toute sorte de choses très sérieuses... Louise, dis-moi... Tu t'intéresses vraiment à Arlette ? Tu lui es attachée... sincèrement ?

— Très attachée ! répéta-t-elle surprise.

— Tu t'intéresses à son avenir ?

— Certes, oui... Je ferai tout mon possible pour le lui préparer aussi heureux que possible... Je la garderai auprès de moi jusqu'au moment où j'aurai l'occasion de la bien marier... Peut-être le parti dont m'avait parlé M<sup>me</sup> Harvet serait-il bon pour elle... J'en recauserai avec ma vieille amie...

Il y eut un léger silence ; puis la voix de Guy s'éleva, grave :

— Je crois, en effet, Louise, que le mieux pour Arlette serait de la marier... Seulement, il est inutile que tu parles à M<sup>me</sup> Harvet...

— Parce que ?...

— Parce que, si Arlette y consent, elle deviendra ma femme.

Avec une véritable stupeur, M<sup>me</sup> Chausey considéra son frère :

— Ta femme !... Arlette devenir ta femme !...

Voyons, Guy, tu plaisantes !

— En ai-je l'air ?

— Ce ne peut être sérieusement que tu songes à épouser Arlette !

— Et pourquoi non ?

— Mais parce qu'elle est une enfant, parce qu'elle n'est ni de ta position, ni de ton monde, ni...

— Louise, je t'en prie, tais-toi. La surprise t'empêche de mesurer tes paroles ; et ce ne sont pas de celles que je puisse entendre, en ce moment surtout...

Le ton de Guy était si absolu, que M<sup>me</sup> Chausey comprit qu'elle se trouvait en présence d'une sérieuse résolution d'homme.

— Mais, enfin, Guy, d'où t'est venue une pareille idée ? Pourquoi veux-tu épouser Arlette ? Pour, quoi ?...

Un sourire détendit les traits de Guy.

— Parce que je suis aussi faible et aussi égoïste que tous les autres hommes et désire ardemment être heureux ; parce que je sais pouvoir l'être par Arlette seulement, que j'aime...

— Tu aimes Arlette ? Tu l'aimes... d'amour ? A lui sacrifier ta liberté, dont tu étais si jaloux ?... Allons donc !... Tu crois que tu l'aimes, voilà tout. Elle t'a amusé d'abord... Tu l'as trouvée séduisante par sa naïveté, parce qu'elle ne ressemblait pas aux femmes que tu avais l'habitude de rencontrer. Puis tu t'es davantage encore attaché à elle, en la voyant souffrir... Tu as eu pitié d'elle, la sachant pauvre... Mais ce ne sont pas là des raisons suffisantes pour briser tout ton avenir...

Les lèvres de M<sup>me</sup> Chausey tremblaient d'émotion, et elle s'arrêta, la voix étouffée, sans détourner les yeux du visage sérieux de son frère.

— J'aurais pensé, au contraire, Louise, que c'était là de grandes raisons... Mais tu te trompes en supposant que je désire, par compassion... faire ma femme d'Arlette. Je ne suis ni un saint, ni un héros ; et, par charité, je ne me sentirais pas capable de sacrifier ma vie à une enfant que je plaindrais seulement... Je veux épouser Arlette parce qu'elle m'est chère infiniment, parce qu'elle réalise mon rêve : épouser une vraie jeune fille, candide, ignorante des laideurs de notre pauvre humanité, dont je serai le premier maître, dont aucun homme n'aura défloré l'âme toute blanche !

— C'est par dilettantisme alors que tu veux l'épouser, interrompit-elle, du même ton violent et contenu.

— J'en ai eu peur un instant... Maintenant, je suis sûr que non... Je sais trop à quel point je lui suis absolument dévoué et combien son bonheur m'est précieux. Louise, si je te disais que je sou-



# JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

## MODES — VISITES DANS LES MAGASINS — EXPLICATION DES ANNEXES

### MODES

Il y a bien longtemps qu'on n'avait vu autant de blanc au Grand Prix que cette année. C'était assurément la note dominante pour les robes comme pour les chapeaux. Les dimensions de ces derniers atteignaient vraiment des proportions gigantesques. A noter entre autres un chapeau 1890, en grosse paille amour blanche, orné de nombreuses plumes blanches, souples, et d'une touffe de roses verdies et rosées posée de côté, à gauche, sous la passe légèrement mouvementée.

Quelques toques et capotes en crin, mais surtout en fleurs; et, parmi ces dernières, énormément de roses, de pavots et d'œillets multicolores de grande dimension.

J'ai vu énormément de coiffures en tulle ou garnies de tulle; sur les robes, de la dentelle à profusion; et, comme tissu, en dehors du crépon de laine, de soie et de coton, beaucoup de taffetas glacé et de mousseline à pois sur transparents de soie. Ces toilettes-là sont exquises et seront agréablement utilisées ensuite à la campagne et aux eaux. Elles ont, en sus, l'agrément de pouvoir se porter un peu à tous les âges.

Une très jolie femme, la comtesse de V., en avait une blanche à pois tilleul, sur fond de soie également tilleul, comme la ceinture, élégamment nouée de côté; le lien du nœud, assez chiffonné et déchiqueté, était repris dans une jolie agrafe en diamants de trois couleurs: blanc, jaune et noir. Ce qui est, en ce moment, en fait de bijoux en joaillerie, le dernier cri de la mode.

Le corsage rentré était bouffant, en style de blouse, et orné d'un grand col-peplum festonné au bord comme le bas de la jupe, mais appuyant son feston sur une valenciennes assez haute, légèrement badinée. Quant aux manches, bouffantes sans exagération, elles étaient serrées au coude par un bracelet de ruban, et retombaient sur l'avant-bras, en un sabot composé d'une valenciennes et d'un volant de mousseline à pois festonnée. Quant au chapeau, de forme Lamballe, très empanaché, il était, comme le reste de la toilette, blanc et tilleul.

L'ombrelle, absolument blanche, était en soie, coupée, au bord, par des entre-deux de dentelle; elle était montée sur un manche en bois naturel, cravaté de blanc, et terminé par un pommeau d'or contenant une minuscule petite montre.

Des gants de peau de suède blancs, des bas de soie et des souliers de chevreau blancs achevaient cette toilette, d'un goût exquis et d'un comme il faut absolu.

Les corsages aux encolures dégagées se font de plus

en plus. Ils sont seyants et pratiques par les grandes chaleurs.

Les manches atteignent des proportions toujours grandissantes. Elles se font moins volumineuses à l'emmanchure, mais retombantes et très larges sur le coude.

Les boucles de ceinture en bijouterie redeviennent à la mode. On semble, dans ce genre, aimer assez les nœuds, les huit, et tout ce qui rappelle les styles Louis XV et Louis XVI.

Il y a grand succès en ce moment pour les chaînes-sautoir et pour les jolies épingles de chapeau. Les bracelets font d'autant plus florés que les manches se portent courtes; et, grâce aux fichus et aux coquillés de dentelle dont on orne nos corsages, on multiplie à l'infini sur eux les épingles et les agrafes en bijouterie.

Voici, pour terminer, deux petits costumes de deuil et de demi-deuil qui sont tout à fait réussis. Ils sont destinés à une jeune femme du Morbihan, à laquelle bien des Parisiennes envieraient l'élégance de sa tournure.

C'est, d'abord, un costume de crépon noir, dont la jupe-cloche est à godets, suivant le goût du jour. On peut, à volonté, doubler cette robe de soie ou d'alpaga. Pour mon goût, je préfère toujours la soie. Le corsage-blouse est rentré dans la jupe et garni de crêpe anglais, sur l'empiècement comme sur les trois plis du devant. Les manches-ballons se terminent, jusqu'aux poignets, par des gantelets de crêpe anglais.

L'autre costume, noir aussi, est en crépon de soie doublé de taffetas, naturellement. Jupe unie, toujours plate sur les hanches, et très large comme très gondolée sur l'ourlet. Le corsage, également rentré, est orné de guipure sur le pli qui forme le milieu du dos, et ferme celui du devant. Manches à gigot emboîtant le coude seulement. Col de guipure contourant l'encolure carrément échancrée.

Enfin, un petit corsage détaché, en taffetas changeant mauve et noir, complétait la caisse. Celui-là était orné de dentelle blanche, mais il aurait pu fort bien l'être de dentelle noire. Comme tous les corsages modernes, il formait des plis creux devant et derrière. Mais ses manches, très volumineuses, étaient adorablement drapées et mouvementées. Elles étaient mi-longues.

Ce corsage, terminé par une ceinture en ruban assorti au taffetas, était fait pour appuyer sur la jupe, ce qui a pour avantage d'allonger et, par conséquent, d'amincir toujours un peu la taille.

MARIE-BERTHE.

JUILLET 1895.



Le numéro du 15 Juin de l'édition hebdomadaire (blanche) donne un Album de travaux qui contient les travaux suivants: Coussin de fauteuil. — Entre-deux pour lingerie sur ruban. — Carré en broderie genre copte. — Sac élégant en soie verte et broché Louis XIV. — Coussin de pied, forme longue. — Prie-Dieu orné d'un sujet religieux en ancienne toile de Jouy — Bout de pied. — Bordure ou bande, dessin Renaissance, au point de croix. — Semis au point de croix pour fond de dessus de plateau, de nappe et de serviette à thé. — Les « Petits Maraudeurs », sujet au point de croix pour tapis de campagne, sac à linge, etc.

## VISITES DANS LES MAGASINS

M<sup>mes</sup> Forcillon sœurs ont obtenu de nouveaux succès avec les robes qu'elles ont faites pour le Grand-Prix de Paris. Il nous semble que nous devons le constater ici, quoiqu'il y ait déjà trois semaines que cette solennité hippique a eu lieu. Des étoffes ravissantes de couleurs avec des reflets changeants tout à fait jolis. Des façons d'une simplicité élégante qui ne peuvent donner prise aux plus farouches critiques des modes actuelles. Des dentelles bien disposées, des manches formées de gros bouillons dont les brisures molles ont une grâce extrême. Arrêtées au tournant du coude, qu'elles cachent; une dentelle tombante, ou simplement un bracelet en ruban avec un nœud aigrette piqué de côté. Il est difficile de donner, en les décrivant, une idée juste des garnitures créées par M<sup>mes</sup> Forcillon; c'est le chiffonnage d'un nœud, la pose si variée des dentelles, ses plis savamment crevés qui font sa nouveauté. Pour vous, mesdemoiselles, M<sup>mes</sup> Forcillon sœurs, 165, rue Saint-Honoré (place du Théâtre-Français) font de ravissantes robes, à 80 fr. et 75 fr., en un joli lainage et une façon de choix. Une couturière en vogue qui réduit ses prix pour ne pas grever d'une lourde dépense la bourse d'une jeune fille est chose méritoire.

C'est au 26 du boulevard Poissonnière, Teinturerie Européenne, que l'on teint les robes sans avoir besoin de les décroûdre. Oui, mesdames, en usant de cette heureuse invention, vous allégerez votre budget d'une dépense, car robes de soie ou de laine se teignent parfaitement dans les couleurs à la mode, et suivant la couleur primitive de l'étoffe.

Nous avons examiné le travail de la Teinturerie européenne, et nous n'avons eu que des compliments à adresser. Cette maison se charge du nettoyage des costumes de collégien et des vêtements masculins, qu'elle remet à neuf; résultat parfait.

Très agréables, les quelques heures que nous venons de passer, chez M<sup>me</sup> Thirion, à regarder les trousseaux de robes et de linge que cette excellente couturière vient de faire pour deux sœurs, qui se mariaient à quelques jours d'intervalle dans la vieille cathédrale de V... Il est intéressant de voir l'ensemble d'un trousseau, car l'on juge bien du goût et de l'imagination de l'interprète de nos modes. Comme son talent se révèle sous des aspects divers! Très sobre de fanfreluches, d'une grâce juvénile des plus plaisantes, tels nous ont paru ces robes et ces collets qui mon-

treront aux habitants de la ville de V... le goût, le vrai goût parisien, comme il faut et sans excentricité.

Décidément, le satin est l'étoffe privilégiée pour la robe de mariée, avec cette différence que, l'été, elle se garnit de gaze de soie; à la manche, en gros bouillons et en cascade sur le corsage.

Tous nos compliments à M<sup>me</sup> Thirion pour cette garniture, délicate par la souplesse de ses chutes. M<sup>me</sup> Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, a de gracieuses façons pour les jeunes filles; ses robes sont d'un prix relativement modéré.

Pour les trousseaux de linge, joli choix de tissus, de dentelles et de broderies. Quant aux façons, il y en a de simples et de riches, avec des broderies, des dentelles et des rubans; mais simples ou riches, ces façons ne laissent pas que d'être toujours pratiques. C'est ce que nous avons constaté en examinant les trousseaux exposés.

En toute saison, l'Eau dentifrice du docteur Pierre est d'une excellente hygiène; mais elle nous semble, en été, encore plus agréable par la saveur fraîche qu'elle laisse à la bouche. Son action, très bienfaisante pour la conservation des dents, se manifeste par l'éclat qu'elle donne à l'émail, par l'arrêt de la carie, si quelques-unes en sont atteintes, par la fermeté des gencives, qui empêche le déchaussement. L'usage continu de ce très bon dentifrice remettra la denture en bon état; nous le désignons aux mères de famille et à toutes les femmes. Il entretiendra la blancheur des dents et atténuera, puis fera disparaître les maux si douloureux des dents.

\* \*

### EAU ET POMMADE VIVIFIQUES

De A.-B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, chez M. L. Bonneville, 6, rue J.-J.-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

Ces préparations, de premier ordre, sont de la meilleure hygiène pour la chevelure. En nettoyant le cuir chevelu de toutes les pellicules, qui souvent sont la cause de la chute des cheveux, elles en fortifient la racine et les empêchent de tomber; elles rendent à ceux qui blanchissent prématurément leur couleur primitive et les font repousser aux places dégarnies par une cause quelconque. Rien de meilleur pour les faire



abondamment repousser après une maladie, surtout après les maladies éruptives des enfants. Les médecins les recommandent et les indiquent comme très salutaires. L'Eau et la Pommade vivifiques s'emploient de préférence le soir; une application de pommade tous les deux jours; deux lotions d'eau par semaine, si les cheveux tombent; deux applications et une lotion par semaine pour l'usage habituel. La demi-boîte, 4 fr.; le demi-flacon d'eau, 1 fr.

\* \* \*

REVUE PARISIENNE

Nous engageons nos lectrices qui ont des achats de robes à faire pour voyages, bains de mer, et pour la campagne, à s'adresser à MM. Roullier frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre, à Paris. Ces messieurs ont des tissus spéciaux à ces différents usages, tels que : le *Travellers* à 5 fr. 25; largeur, 1 m. 30; le *Copenhague* à 8 fr. 75 le mètre; largeur, 1 m. 30; le *Hama* à 8 fr. 50; largeur, 1 m. 30; le *Mac-Grégor* à 7 fr. 25; largeur, 1 m. 30; la *Serge anglaise* à 5 fr. 25, en 1 m. 20; le *Poil de chèvre* à 7 fr. 25; largeur, 1 m. 20; le *Glasgow* à 7 fr. 50, en 1 m. 20; le *Cliffe-Cartle* à 5 fr. 75 le mètre; largeur, 1 m. 20; le *New-Market* à 7 fr. 25; largeur, 1 m. 20; le *Pacha pur mohair* à 8 fr. 75; largeur, 1 m. 40; le *Pacha extra* à 8 fr. 50 le mètre; largeur, 1 m. 40; à 7 fr. 75 et 8 fr. 50 en noir.

Ces messieurs ont aussi préparé pour nos abonnées, une collection spéciale des coupes et coupons, avec des diminutions considérables sur tous les prix; il y a des coupes depuis 1 mètre jusqu'à 8 mètres, des tissus de toutes saisons, de tous genres, en unis et fantaisies, noirs et couleurs; les dames qui voudront profiter de ces occasions feront bien de se hâter de demander des échantillons, en indiquant les métrages approximatifs qui leur sont nécessaires pour que le choix soit plus grand dans ces métrages; de même indiquer le genre et la couleur; si c'est un assortiment, indiquer le métrage nécessaire et envoyer l'échantillon.

Il ne faut pas croire trouver des tissus ordinaires

dans cette maison, elle ne fabrique que des tissus « pure laine » vendus habituellement de 5 à 12 fr., et réduits de 2 fr. 75 à 6 fr. le mètre; on peut, de cette façon, avoir, pour 15 fr. à 25 fr., un costume dont la valeur est du double.

S'adresser, de notre part, directement à MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, Paris.

\* \* \*

HYGIÈNE

L'été, souvent maussade et froid, où les averses succèdent aux rayons de soleil, beaucoup de femmes sont embarrassées pour le choix d'un vêtement; tout en ayant une élégance satisfaisante, il faut qu'il puisse la préserver de la fraîcheur et de la pluie.

Voulez-vous, mesdames, suivre notre conseil? Allez à la maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants, vous y trouverez de charmants modèles de manteaux de pluie, parmi lesquels il vous sera facile de choisir.

Tous les tissus employés par la maison d'Anthoine ayant subi une préparation spéciale, les manteaux sont absolument imperméables, sans ressembler au caoutchouc dont ils ont toutes les qualités sans en avoir les défauts.

Les personnes qui se recommanderont du journal recevront franco le catalogue et des échantillons.

\* \* \*

Les soins à donner au tissu dermal viennent en première ligne dans toutes les toilettes bien organisées. De là, la vogue immense qui s'attache à la *Crème Simon*, parce que, par l'usage journalier de cette précieuse composition, on obtient la blancheur, la finesse, le satiné de la peau, et qu'on la préserve des rides, des rougeurs et de toutes les atteintes du soleil et du hâle qu'occasionne le grand air. La *Crème Simon* a un parfum délicieux, elle enlève les taches de rousseur et la couperose. En un mot, c'est un véritable trésor pour la beauté.

Se méfier des imitations. — On la trouve à Paris, 13, rue Grange-Batelière.

## EXPLICATION DES ANNEXES

### GRAVURE DE MODES n° 5049

Modèles de M<sup>mes</sup> Foreillon sœurs, rue St-Honoré, 165 (place du Théâtre-Français)

Robe de baby de la maison Lefèvre-Cabin, boulevard de Sébastopol, 74

**PREMIÈRE TOILETTE.** — Jupe en taffetas à carreaux, boutonnée tout du long, de côté. Corsage plat, avec pli rapporté devant en petit drap gris bleu, orné d'une double rangée de boutons; berthe en drap croisant devant, en boutonnant sur le pli; manche vague et ceinture de velours bleu.

**DEUXIÈME TOILETTE.** — Robe en faille vert purée, à léger reflet groselle; jupe faisant corselet découpé sur une chemisette en gaze brochée à raies satinées

groselle; trèfles de velours prenant dans les découpures du corselet et descendant sur la jupe en deux pans terminés à l'autre extrémité par un trèfle semblable; petit collet découpé à pointes, orné d'un rang de velours tourné en trèfle à tous les angles. Manche courte à double ballon.

**ROBE DE BABY.** — Petite robe-blouse, en sergé crème, à trois plis au-dessus de l'ourlet, et au-dessus des plis une broderie en points bouclés, points lancés et point tige en soie d'Alger blanche. Empiècement garni de trois petits volants ourlés sur l'endroit, et ornés de point d'épine; biais autour du cou et poignet de la petite manche ornés aussi de point d'épine.

### MODÈLE COLORIÉ

**RIDICULE,** sac à ouvrage pour la campagne et les bains de mer.



## EXPLICATION DU SAC

Couper, d'après le patron, deux morceaux de toile verte et deux morceaux de doublure en cretonnette vieux rose.

Broder tout autour des deux morceaux de toile verte, et sur la partie déterminant le patron exact, un trait en soie vieux rose; de ce trait, faire partir 5 points droits en soie crème, terminés par des points de nœud en soie rose. Entre ces points crème, des points gris qui seront terminés par des points jaune d'or, comme le dessin l'indique.

2 brins de soie d'Alger dédoublés, pour le trait du tour; 2 brins également pour les points droits, crème et écarlate; 4 brins pour les nœuds et les points jaunes.

Coudre le galon des nœuds à petits points, avec de la soie rose et broder le bouquet au point dit de *Bonne-Vierge* (point bouclé, voir le Manuel); les tiges au point de tige; les fleurs en jaune 4 brins, les feuilles en soie crème 4 brins, les tiges en soie grise 2 brins.

Les cœurs des fleurs au point de nœud, vert foncé, 4 brins.

MONTAGE. — Faire 2 m. 50 de cocotte, avec du galon en fil rose pareil à celui employé pour les nœuds. Cette cocotte se fait en tournant du galon pour arriver à en former des dents.

Coudre cette cocotte tout autour d'un côté du sac; de l'autre côté, pour la doublure, assembler les quatre parties, qui ne seront cousues que jusqu'à la partie formant l'ouverture.

Passer dans le haut deux petits bâtons pris entre l'étoffe et la doublure; coudre un anneau de cuivre, guilloché si possible, après un bout de galon rose, que l'on fixera à la partie faisant ouverture, et passer dans les bâtons ledit anneau, ce qui fermera le sac.

M<sup>me</sup> Elisabeth, 56, rue Nollet, qui a créé ce modèle, expédiera aux abonnées du *Journal des Demoiselles* qui en feront la demande : Les deux parties de toile verte du sac, dessinées et échantillonnées; l'étoffe nécessaire pour la doublure; 10 m. de galon rose, avec quelques dents de cocotte faites; les bois du haut taillés; l'anneau de cuivre; et 30 grammes environ de soie nécessaire à la broderie, au prix de 21 fr.

Le même sac sans être échantillonné, mais seulement ce qu'il faut pour le faire, au prix de 16 fr. dessin compris.

Enfin, un seul côté dessiné, l'autre restant uni, avec les fournitures nécessaires comme plus haut, 3 fr. en moins pour l'une ou l'autre des deux combinaisons ci-dessus.

## SALON DE 1895

Chaque âge a ses plaisirs, par Chocarme-Moreau.

## SEPTIÈME ALBUM

Dessous de plateau. — E. R. — Pelote-cœur. — Mouchoir, feston. — B. B. — Porte-brosse. — Adèle. — A. R. — Porte-montre baguier. — Dessous de plateau. — Petit entre-deux. — Costume du matin pour fillette. — Costume de bain. — Calendrier perpétuel. — Dessus de clavier. — Corbeille à pain au point de croix. — M. F. — Guirlande et angle pour draps. — Chemise. — Pantalon. — M. M. — L. G. — Corbeille à pain. — Essuie-plumes. — Costume en crepon. — Costume en foulard. — Tablier de baby. — F. B. — Mouchoir. — Deux costumes de bain.

## PATRON DÉCOUPE

COSTUME DE BAIN, page 3, Album de juillet.

## LE CROTOY

Vieille connaissance pour nos anciennes lectrices, dont un grand nombre, sur nos indications, y sont allées et y sont même retournées, car le Crotoy, sans être ce que l'on est convenu d'appeler une plage à la mode, est une plage très fréquentée par les familles qui ne vont pas à la mer pour se fatiguer, mais bien, au contraire, pour se reposer et se fortifier.

Nous allons donc aujourd'hui reparler du Crotoy pour nos nouvelles lectrices, qui nous seront reconnaissantes de leur avoir indiqué cette plage juste au moment où elles doivent s'occuper de faire un choix, car voici les vacances.

Le Crotoy est une plage de sable, côté inappréciable pour les jeunes enfants que l'on veut fortifier. Ce qu'il faut à l'enfant, c'est une plage sablonneuse, afin de pouvoir courir sur les bords de la mer (à mesure qu'elle se retire) de manière que ses pieds, laissés nus, reposent mollement sur le sable humide; il arrivera ainsi à se familiariser avec la vue et l'impression de l'eau, et le bain, qui tout d'abord lui semble un épouvantail, deviendra bientôt pour lui une distraction, un jeu.

Le Crotoy est, par excellence, une plage de famille pour les mères qui veulent fuir l'élément mondain; c'est la vie simple, reposante, où l'on n'a pas à changer trois ou quatre fois de toilette par jour comme sur les plages dites à la mode.

Les distractions sont nombreuses; après le bain, qui est toujours d'une grande gaieté, parce que l'on y voit toute cette jeunesse s'ébattre à son aise, il y a les promenades, les excursions par terre et par mer, la pêche, la chasse, etc.

Le Crotoy est seulement à quatre heures de Paris, cela est fort appréciable pour les maris et les fils, qui peuvent ainsi, sans fatigue ni perte de temps, venir rejoindre leur famille du samedi au lundi.

L'hôtel Delant, sur la plage, est des plus confortables; il possède un grand jardin à l'abri du vent et une magnifique terrasse sur la mer. Nous ne saurions trop recommander à nos lectrices de descendre à l'hôtel Delant, dont le propriétaire mettra toute la complaisance possible à renseigner celles d'entre elles qui préféreraient s'installer dans une villa.



haite devenir le mari de Jeanne d'Estève, tu ne t'élèverais pas de même contre mon projet !

— Naturellement ! Tu ferais un mariage convenable... Tu épouserais une femme appartenant à la même société que toi ; de même éducation, de même fortune...

Une exclamation sourde échappa à Guy :

— Ah ! le voici enfin franchement donné, le vrai motif de ton opposition !... Ainsi, pour toi aussi, Louise, un mariage est en somme une affaire d'argent. Que le sac de chacun des fiancés soit bien rempli, c'est tout ce que tu trouves à souhaiter... Je voudrais faire ma femme de n'importe quelle poupée de salon, fût-elle même déjà une coquette abominablement expérimentée, mais, en revanche, bien dotée, tu t'inclinerais charmée et serais la première à m'engager à conclure... l'affaire. Et si tu repousses Arlette, que tu disais aimer et vouloir traiter comme ta fille, c'est uniquement parce qu'elle n'est pas une héritière !...

— Guy, tu es dur ! interrompit M<sup>me</sup> Chausey, dont les yeux s'étaient remplis de larmes.

Il y avait bien du vrai dans les paroles de son frère. Mais elle avait son excuse. Pour lui, elle avait toujours eu une ambition de mère ; et voici qu'il se fermait toute chance d'un brillant avenir en prétendant consacrer sa vie à une enfant sans fortune, très séduisante, elle le reconnaissait, mais pas plus que bien d'autres qui eussent pu venir à lui leurs petites mains pleines d'or.

— Guy, tu es bien dur !... Car si tu es dans ton rôle en ne songeant qu'à ton affection pour Arlette, je suis, moi, dans le mien en te rappelant que, marié à une femme sans dot aucune, tu devras renoncer à une grande partie de ton luxe... Ta fortune est importante, aujourd'hui que tu es seul à en user ; elle le sera beaucoup moins le jour où tu auras charge de femme et d'enfants... Prends garde alors, quand tu ne verras plus les choses à travers ta... passion, de regretter ta résolution d'aujourd'hui !...

Il avait écouté sa sœur en marchant à travers la pièce. Quand elle se tut, il s'arrêta devant elle, les traits empreints d'une énergie fière :

— Ce que tu me dis là, je le sais, Louise. Mais, grâce à Dieu, je ne suis pas assez lâche pour y trouver un motif d'hésitation. J'accepte avec joie cette vie nouvelle que tu m'annonces ; avec joie !... je te le répète... puisqu'elle m'apportera l'obligation d'en finir avec mon existence d'oisiveté, que je méprisais et que j'avais pourtant la faiblesse de continuer à mener... Grâce à Arlette, je me relèverai dans ma propre estime puisque, pour l'amour d'elle, je travaillerai !... Je me procurerai une occupation quelconque...

Des larmes coulaient cette fois sur les joues pâlies de M<sup>me</sup> Chausey. Guy les vit et son irritation tomba. D'un mouvement vif, il se rapprocha et s'agenouilla auprès de sa sœur, attirant les mains de M<sup>me</sup> Chausey dans les siennes.

— Louise, fit-il doucement, sois bonne comme autrefois, quand tu n'étais pas seulement une sœur pour moi, mais une mère très tendre, qui ne songeait qu'à me voir heureux... Accepte avec ton cœur, sans faire de calculs de raison et de sagesse mondaine, la chère petite fiancée que je veux me donner... Laisse-moi chercher mon bonheur où je suis certain qu'il est... Tu ne voudrais pas voir inutilement tourmenter l'une de tes filles... Ne te mets pas contre moi, ma chère, ma meilleure amie...

Il lui parlait du même ton qu'autrefois, bas et tendre, quand il était enfant et voulait obtenir d'elle une faveur suprême... Alors, soudain vaincue, elle posa la main sur cette tête d'homme levée vers elle, du même geste qu'elle avait jadis pour lui, petit garçon, et leurs regards se croisèrent remplis de l'invincible affection qu'ils avaient l'un pour l'autre. Malgré tout, elle était fière qu'il méprisât ainsi les calculs de l'intérêt pour faire seulement un mariage d'amour.

— Je veux ce que tu veux, Guy, fit-elle lentement. Mais, pourtant, accorde-moi une chose... Attends quelques jours encore pour parler à Arlette... Réfléchis, afin d'être bien sûr de toi... C'est pour son bonheur comme pour le tien.

Il hésita. Attendre, en aurait-il jamais le courage ?...

— Guy, je t'en prie, répéta M<sup>me</sup> Chausey.

Il sourit de l'air suppliant de sa sœur. Puis :

— Soit, fit-il, puisque tu le désires ainsi, ma chère grande sœur, je retarderai le moment d'entrer dans la Terre promise.

## XII

En partant, Guy avait dit à Arlette qu'il reviendrait ; et elle l'attendait, confiante... Pourtant, il tardait bien à revenir !... Des jours et encore des jours s'étaient enfilés depuis qu'il l'avait quittée... Et quand elle pensait à ces jours, aux derniers surtout qu'elle avait passés sous la tutelle de M<sup>me</sup> Morvan, après la mort de son père, elle avait l'impression d'avoir vécu dans un horrible cauchemar... Enfin, grâce à Dieu ! elle sentait maintenant autour d'elle l'atmosphère de chaude affection dont s'efforçait de l'envelopper le capitaine et M<sup>me</sup> Catherine, avides de ressusciter en elle l'Arlette d'autrefois, ardente et vive, goûtant à la vie comme à un beau fruit savoureux.

A cette heure, elle n'était plus encore qu'une pauvre petite créature toute meurtrie par l'épreuve qui s'était abattue sur elle, soutenue seulement par l'attente inconsciente de quelque chose... Elle ne savait quoi... Mais ce quelque chose pouvait bien être le retour de Guy...

Ah ! s'il avait été là, elle n'aurait plus éprouvé cette terrible sensation d'être toute seule au



monde dont ne pouvait la délivrer l'affection même de ses vieux amis... Elle eût aussi accepté, sans souffrir autant, de voir toutes les choses renaître sous les premiers soleils du renouveau.

Car le printemps était venu. Les bourgeons s'épanouissaient sur les rameaux gonflés de sève. Des pommiers hâtifs s'étaient couverts d'une neige rose. Une vie nouvelle palpitait dans la terre redevenue féconde, dans l'air tiède, chargé d'indéfinissables senteurs, à travers lequel voletaient les premiers papillons blancs... Et Arlette, elle-même, subissait la puissance de cette joie mystérieuse épanouie sur les êtres et sur les choses, tandis qu'elle errait dans le jardin, écoutant la sonnerie claire des cloches du Samedi saint, qui annonçaient déjà la grande fête de la Résurrection, venue tard cette année-là... Autour d'elle, flottait le parfum des violettes dont le jardin était criblé, car elles s'y étaient épanouies par milliers, pressées, embaumantes...

Son père les aimait comme elle, les violettes. Et, frémissante tout à coup, elle se mit à en faire une moisson pour aller les lui porter, là où il dormait depuis de longues semaines déjà. Elle les cueillait avec une sorte de passion; puis, lassée, elle revint s'asseoir et glissa ses petits doigts dans cet amoncellement de pétales chauds de soleils, songeant à d'autres fêtes de Pâques, si joyeuses que leur seul souvenir la faisait frissonner de l'angoisse des bonheurs irréparablement perdus... Aucun bruit autour d'elle, sauf le chant sonore des cloches ou, par instants, un bruit de voix montant de quelque jardin voisin. M<sup>lle</sup> Catherine était dans la petite boutique et le capitaine recevait une visite quelconque dans la salle basse. Mais, sans doute, le visiteur était parti, car elle entendit M. Malouze demander à la servante bretonne :

— Où donc est M<sup>lle</sup> Arlette?

Le renseignement fut donné sur une note moins élevée; et la réponse seule du capitaine lui arriva :

— Elle est dans le jardin? Eh bien, alors, allons la trouver... Vous venez?

A qui donc parlait-il? Elle releva la tête avec un sourd battement de cœur, les mains jointes sur sa moisson de violettes. Une ondée de sang était montée à son petit visage, lui rendant soudain tout son délicieux éclat. Le capitaine s'engageait dans l'allée et derrière... Ah! lui, c'était bien lui! Guy s'avavançait vers elle, avançant son vieil ami! Elle se dressa, et les violettes ruisselèrent autour d'elle en une pluie parfumée.

— Guy! Enfin, c'est vous!... Ah! que vous avez tardé à venir!

D'une voix qui tremblait, il interrogea :

— Vous désiriez mon retour et cela vous fait un peu plaisir de me voir?

— Un peu!... Oh! Guy! qu'il y a longtemps que je vous attendais!

— Et moi, Arlette, il y a bien des jours aussi que j'attendais cette minute!

— Vous êtes arrivé quand?

— Il y a une heure environ.

— Et c'est vous qui étiez avec le capitaine?

— Oui, j'avais une demande à lui adresser.

Et Guy se tourna à demi vers le vieil homme, qui écoutait, une indéfinissable expression sur sa bonne figure aimable.

— Une demande à laquelle vous répondrez comme il vous conviendra, petite reine. Car, pour moi... M. de Pazanne, puisque Arlette, est là pour vous tenir compagnie, je vais chercher Catherine.

Il s'éloigna; et Guy s'assit près de l'enfant, sans détacher son regard du jeune visage affiné et pâli, cherchant les yeux dont il adorait l'expression candide.

— Oh! Guy! fit-elle presque bas. Pourquoi ne pouvez-vous pas rester toujours? C'est bon quand vous êtes là!

— Non, je ne puis pas rester toujours... Et pourtant, depuis que nous sommes séparés, j'ai découvert une chose : c'est que je ne pouvais plus me passer de votre présence, ma précieuse petite amie... Et je suis venu vous chercher...

— Me chercher!!!

Son exclamation ressemblait à un cri de délivrance.

— Arlette chérie, vous serait-il très dur de quitter votre Douarnenez pour venir vivre à Paris?

— Je n'aime plus Douarnenez maintenant, fit-elle les lèvres tremblantes... Je ne l'aime plus que dans le passé, parce qu'il y a vécu... C'est la demande que vous vouliez me faire? Oh! emmenez-moi!... Ne me laissez plus!... Où vous voudrez m'emmener j'irai, Guy...

— Et vous ne me demandez même pas où je souhaite vous emmener? Arlette.

— Près de ma tante?

— Oui, d'abord, pour quelques semaines, pour le temps que vous déciderez vous-même, jusqu'au jour où vous m'aurez enfin donné le droit...

Il s'arrêta un peu; puis sa voix monta tout ensemble grave et suppliante, attirant vers lui l'âme même d'Arlette :

— Jusqu'au jour où vous m'aurez enfin donné le droit de vous emmener chez moi, devenue ma femme.

Elle devint blanche jusqu'aux lèvres et un seul mot lui échappa :

— Guy!

— Vous ne repousserez pas votre grand ami, dites, Arlette? Vous lui donnerez la certitude de ne jamais plus vous perdre!

Faiblement, elle dit, tremblante devant ce bonheur inouï qui venait à elle :

— Je ne rêve pas? Guy... C'est bien à moi que vous parlez?... C'est bien vrai que vous voulez m'emmener, pour que je ne vous quitte plus jamais?

Il répéta : — Plus jamais, si vous avez assez d'affection pour moi pour y consentir.



— Guy, maintenant, il n'y a personne sur la terre que j'aime comme vous!... Mais...

Et elle s'arrêta troublée par une crainte soudaine dans sa divine allégresse :

— Mais êtes-vous bien sûr que ce n'est pas seulement par charité que vous voulez bien de moi, parce que je vous ai demandé de ne plus me laisser?...  
— Par charité?...

Il eut un sourire qui transfigura son visage; puis, plus bas, emprisonnant dans les siennes, sous ses lèvres, les deux chères petites mains, il finit :

— Non, c'est parce que, moi aussi, je vous aime plus que tout au monde, mon Arlette...

Et dans la paix souriante de ce paisible jardin breton fleurant bon les violettes de Pâques, au tintement des cloches qui chantaient l'*Alleluia* de la Résurrection, se firent ainsi les fiançailles de la petite Arlette avec son cousin Guy...

HENRI ARDEL.

FIN

## LA GRAND'TANTE

*Dans le calme logis qu'habite la grand'tante  
Tout rappelle les jours défunts de l'ancien temps;  
La cour au puits sonore et la vieille servante,  
Et les miroirs ternis qui datent de cent ans.*

*Le salon a gardé ses tentures de Flandre,  
Où nymphes et bergers dansent au fond des bois;  
Aux heures du soleil couchant on croit surprendre  
Dans leurs yeux un éclair de l'amour d'autrefois.*

*Du coin sombre où sommeille une antique épinette,  
Parfois un long soupir monte et fuit au hasard,  
Comme un écho des jours où, pimpante et jeunette,  
La grand'tante y jouait Rameau, Gluck et Mozart.*

*Un meuble en bois de rose est au fond de la chambre,  
Ses tiroirs odorants cachent plus d'un trésor,  
Bonbonnières, flacons, sachets d'iris ou d'ambre,  
D'où le souffle d'un siècle éteint s'exhale encor.*

*Un livre est seul parmi ces reliques fanées,  
Et sous le papier mince et noirci d'un feuillet,  
Une fleur seule y dort depuis soixante années;  
Le livre, c'est Zaïre, et la fleur, un œillet.*

*L'été, près de la vitre, avec le vieux volume,  
La grand'tante se fait rouler dans son fauteuil:  
Est-ce le clair soleil ou l'air chaud qui rallume  
La couleur de sa joue et l'éclat de son œil?*

*Elle penche son front jaune comme un ivoire  
Vers l'œillet qu'elle a peur de briser dans ses doigts;  
Un souvenir d'amour chante dans sa mémoire,  
Tandis que les pinsons gazouillent sur les toits.*

*Elle songe au matin où la fleur fut posée  
Dans le vieux livre noir par la main d'un ami,  
Et ses pleurs vont mouiller ainsi qu'une rosée  
La page où soixante ans l'œillet rouge a dormi.*

ANDRÉ THEURIET.



# LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE

(SUITE)



ADALEN avait rapidement essuyé ses larmes, mais elle demeurait silencieuse. Gerty qui la regardait, se pencha vers elle et dit doucement :

— Norbert chantera souvent pour toi, puisque tu aimes sa voix... A quoi penses-tu ?

— Je ne sais... Il me semble que tout à l'heure, j'ai été transportée dans un monde dont je n'avais pas

l'idée, et... je crains d'avoir eu une méchante pensée...

— Toi ! dis-la moi bien vite pour que je te rassure... Rien de mal ne doit passer sous ce front si calme...

— Je songeais que la triste passion de mon oncle me prive de tout ce qui fait la joie de la vie... Je ne connais rien de ce qui est beau et doux... Mais c'est passé, ce n'a été qu'un éclair, ajouta-t-elle en souriant, je ne murmure pas souvent, Gerty...

— Je le sais, dit Gerty prenant sa main et la pressant doucement contre sa joue. La joie de la vie ! répéta-t-elle, secouant la tête, il ne faut pas la confondre avec les joies. Moi aussi je suis privée d'une manière des plaisirs et des joies, et cependant, ni à toi, ni à moi le vrai bonheur n'est refusé.

— Je le sais bien ; mais nous ne sommes pas toujours disposés à en jouir... Gerty, de nous deux tu es d'ailleurs la moins à plaindre.

— Oh ! oui, je le sais, j'ai maman, Norbert, et cette vie de l'art, de l'intelligence, et surtout de la charité qui reste à demi fermée pour toi.

— A demi ! Si vous ne m'aviez pas ouvert une fenêtre sur ce monde où je ne puis entrer, mes facultés mêmes se seraient étioilées dans l'inaction et les ténèbres... Et les heures ne sont pas si longues !

Gerty la regardait, les larmes aux yeux.

— Même maintenant que vous voilà ici, reprit Vadalen avec une douceur résignée, je ne puis

tout à fait jouir de vous ; je songe que dans quelques semaines vous partirez, me laissant plus triste qu'avant...

— Vadalen, cela ne durera pas toujours. Ton existence peut changer... Tu te marieras, ajouta-t-elle, hésitant un peu.

— Moi ! Dans la solitude où je vis ! Non, non ; mon oncle, d'ailleurs, ne le voudrait pas avant longtemps d'ici.

— Il te l'a dit ?

— Il l'a dit à Seïzan. Il est avare pour moi comme pour lui... Il paraît que je suis presque riche... Cela ne t'étonne-t-il pas, quand je suis ainsi habillée ? ajouta-t-elle en souriant tristement. Mais mon oncle s'est juré d'accroître ce que je possède, et jamais, m'a dit Seïzan, il ne me le rendra avant que la loi l'y oblige.

— Eh ! bien, c'est trois ans de patience. Après, chérie, le monde s'ouvrira pour toi, et tu trouveras les bonheurs qui t'ont manqué toute ta vie.

Le front de Vadalen s'assombrit.

— Dois-je quitter mon oncle ? dit-elle avec un peu d'angoisse. Croirais-tu, Gerty, qu'il m'aime à sa manière, qu'il m'a laissé toucher le seul point vulnérable de sa pauvre âme pétrifiée : le souvenir qu'il garde de sa mère ! Songe en quel danger il est, enseveli dans cet horrible amour de l'argent ! Le jour où il sera près de mourir, si quelqu'un peut prononcer à son oreille le nom de Dieu, le mot de prêtre, ce quelqu'un, c'est moi...

Gerty pâlit.

— Oh ! Vadalen, s'écria-t-elle, ce dévouement que les plus tendres filles elles-mêmes sont rarement appelées à pratiquer envers les parents qu'elles chérissent, ce sacrifice de ta vie et de ton bonheur, se pourrait-il qu'il te fût demandé pour un être insensible, avili, desséché, que tu ne peux même pas aimer !...

Les joues de Vadalen devinrent blanches comme de la neige.

— Je l'aime cependant, Gerty, je le plains tant ! A moi aussi, l'idée de ce sacrifice me fait peur, — si grand peur, vois-tu, que si Dieu me destine vraiment à lui ramener cette âme, je le supplie de ne pas m'exposer à la tentation du bonheur !...

Il y eut un silence pendant lequel Gerty tint la main de son amie serrée dans la sienne, puis Vadalen se leva.



— Il faut que je rentre, dit-elle. Toi qui pries si bien, Gerty, prie pour mon oncle.

— Oui, et pour toi aussi... Il m'a toujours semblé que Dieu donnera à quelqu'un que j'aime la part de bonheur terrestre dont m'a privée mon infirmité... Je voudrais que ce quelqu'un fût toi...

Vadalen la regarda avec une soudaine anxiété.

— Gerty, tu es si gaie, si servie... Est-ce que tu es très, très malheureuse ?

Les yeux bruns de Gerty prirent une expression lumineuse en s'attachant sur les siens.

— Malheureuse ! Moi ! Oh ! non, ma sérénité n'est pas un masque, ni ma gaieté un effort. Je suis si sûre que celui que j'aime par dessus tout m'aime aussi, veut mon bien, mon bonheur !... Comment pourrais-je souffrir de ce qu'il veut ? Je n'ai que sa volonté, puisque je l'aime...

Deux larmes jaillirent des yeux de Vadalen.

— Tu sais, le cantique de Norbert ?... Dieu est bien le soleil vivant qui illumine ma vie, l'échauffe et, je l'espère, la féconde... Car c'est un de nos plus délicieux mystères d'être utile en souffrant et en aimant... Vois-tu, Vadalen, si j'avais été comme les autres, j'aurais été trop attachée à la vie, au monde, au bonheur... Dieu m'a prise pour lui, et il n'est pas de part qui vaille la mienne...

Vadalen la regardait avec un respect involontaire, et Gerty lui semblait transfigurée, quoiqu'elle parlât si doucement et si simplement.

— Ainsi, dit-elle, tu ne regrettes rien de ce que j'espère vaguement, malgré tout, de ce bonheur de la terre auquel, bien que n'y croyant guère pour moi, j'aurais peine à renoncer ?

— Non, je ne le regrette pas ; mais je le désire pour toi, car je t'y crois destinée. Et c'est une part divine aussi, quand tu seras heureuse, d'élever, de purifier, de sanctifier ton bonheur... Tout ici-bas loue Dieu, le soleil et les fleurs, comme les frimas et les neiges... Seulement, il faut qu'il soit là, toujours, et que tout remonte à lui... En attendant, cher « cœur souffrant », qu'il soit ton « soleil vivant... » A demain, Vadalen... Tu viendras souvent, tous les jours ?

— Oui, ne fût-ce que pour devenir meilleure près de toi...

## XII

Le mois béni des vacances de Norbert est arrivé à sa fin. Les touches de l'automne rougissent les jardins, les bruyères se fanent dans la campagne, les feuilles mortes s'amoncellent en tapis sur les chemins, et, que ce soit la mélancolie de la nature ou le prochain départ de cet ami joyeux, Vadalen sent la tristesse envahir son cœur. Quelles semaines délicieuses ! Quelles journées paisibles employées à travailler près de Gerty et de M<sup>me</sup> Aymard, tandis que Norbert lisait tout haut, ou révélait à Vadalen

les chefs-d'œuvre de l'art musical, deux fois plus beaux, interprétés par sa voix chaude et expressive.

Là, dans cette chère maison, elle trouvait tout réuni, l'aliment de son âme et celui de son cœur, la vie intellectuelle, la note juste et élevée des sentiments, la sympathie, la tendresse, — tout, même, peut-être, ce qu'elle ne savait pas trouver, même l'aurore d'un de ces amours rares faits pour illuminer la vie ou la rendre à jamais sombre et triste.

M<sup>me</sup> Aymard, si sage, si prudente, s'apercevait-elle que Vadalen laissait tomber son ouvrage, tandis que son fils lisait, qu'une sorte d'extase transformait son visage et son regard quand il chantait, et qu'elle se rangeait comme d'instinct, comme irrésistiblement, à toutes les idées, à tous les sentiments qu'il exprimait ? Voyait-elle aussi que Norbert renonçait aux longues promenades qu'il aimait jadis pour rester près du canapé de Gerty et de la chaise basse de Vadalen ? Remarquait-elle l'intérêt qu'il éprouvait pour cette nature demi sauvage, si délicate, si fine, si élevée, qui, en apparence abandonnée à elle-même, avait cherché d'instinct tout ce qui pouvait la perfectionner, à la manière de ces plantes dont les racines vont trouver dans le secret les sucs qui leur donnent la vie, évitant ceux qui leur seraient nuisibles ? Comprendait-elle, enfin, que cet intérêt, d'abord né de la compassion, s'était doucement transformé, et absorbait maintenant l'esprit et le cœur de son fils ?

Comment eût-elle ignoré tout cela ? Mais, si prudente qu'elle fût, pourquoi aussi eût-elle empêché l'éclosion de ce sentiment si pur, qui semblait contenir en germe le bonheur de deux êtres qu'elle aimait ? La rare intelligence de Vadalen, son exquise docilité, sa confiance touchante devaient suppléer aux lacunes de son étrange et triste existence. En peu de temps, le bonheur, la vie de famille et le contact du monde devaient lui donner ce qui pouvait manquer à sa manière d'être extérieure. Elle était sûre de son cœur. Quant à sa fortune, ce que M<sup>me</sup> Aymard en savait était de nature à satisfaire la prudence, sans effaroucher la délicatesse scrupuleuse d'un homme à qui il répugnerait de trop devoir à sa femme, où d'être soupçonné de cupidité.

La mère et la sœur faisaient donc des projets pleins de douceur, laissant Vadalen dans cette sorte d'ignorance de son propre cœur qui avait bien son charme.

Mais combien il est rare que les choses rêvées et désirées aillent toutes seules au but, sans chocs, sans heurts, sans froissements ! C'est souvent dans un jour d'été que l'orage éclate, et sur le bonheur de Vadalen, la foudre allait éclater, terrible, imprévue.

Ce jour-là, Norbert avait ouvert son cœur à sa mère, et avait en la joie de trouver auprès d'elle de tendres approbations. Un conseil avait été tenu avec



Gerty pour arracher dès maintenant Vadalen à la vie de plus en plus intolérable qu'elle menait. On avait songé à faire intervenir le subrogé tuteur de la jeune fille en cas de refus, et déjà, Norbert voulait demander à celle qu'il aimait si son amour était payé de retour. M<sup>me</sup> Aymard s'y opposa avec une singulière insistance.

— Si, dit-elle, M. de Cernay refuse son consentement, si Vadalen est contrainte d'attendre sa majorité pour échapper à cette tutelle tyrannique, pourquoi troubler la paix et semer entre elle et son oncle des germes de discorde ? J'irai demain trouver M. de Cernay avec le subrogé-tuteur, s'il refuse, nous attendrons, gardant un silence qui laissera à l'enfant toute la tranquillité de son cœur...

Vadalen rentra, ce soir-là, plus comblée que jamais de la chère sympathie de la maison voisine. Son visage innocemment heureux frappa-t-il l'attention de son oncle ? Avait-il remarqué tout à coup qu'elle passait chez M<sup>me</sup> Aymard la plupart de ces longues heures dont l'emploi l'avait toujours laissé indifférent ? Avait-il vu, de sa fenêtre, le groupe heureux qui, ce jour-là, s'était réuni dans le jardin ? Ressentait-il, enfin, une jalousie inconsciente et égoïste à la vague pensée qu'on pouvait lui enlever Vadalen, et surtout sa fortune ?

Son visage était sombre lorsqu'il s'assit à table, et presque aussitôt, il s'adressa à sa nièce d'un ton agressif.

— Je voudrais savoir, ma chère, si le jeune médecin d'à côté compte s'établir à Plesnou et s'y former une clientèle ?

Vadalen leva les yeux avec étonnement.

— Norbert ? Oh ! non, il repart dans trois jours pour Paris, où il a ses malades et son installation.

— Norbert ! Vous en êtes là ? Vous l'appellez par son nom ?

Étonnée de la colère contenue de ces paroles, non moins que des paroles elles-mêmes, Vadalen répondit d'une voix un peu tremblante :

— Il y a si longtemps que nous nous connaissons ! Je l'ai toujours appelé ainsi, depuis le temps où j'étais petite fille... Et M<sup>me</sup> Aymard ne l'a jamais trouvé mauvais.

M. de Cernay eut un petit rire ironique qui alla blesser une des fibres intimes du cœur de Vadalen.

— M<sup>me</sup> Aymard ! Ah ! je le crois bien, il y a longtemps, je pense, qu'elle vous élève à la brochette pour son fils. J'ai été un sot et un aveugle, mais mes yeux se sont enfin ouverts, et il est temps que cela finisse.

Une douleur aiguë, bien qu'encore inconsciente, torturait le cœur de Vadalen. Elle joignit instinctivement les mains, tandis qu'il reprenait :

— Mon intention, sachez-le, n'est pas de combler les vœux de ces intrigants en leur donnant votre fortune. Ce que vous avez, géré par mes soins jusqu'à votre majorité, vous permettra un plus riche parti, dans le cas où vous seriez assez sotte pour désirer vous marier. Les hommes sont des

dissipateurs, des trompeurs, et je crains fort que celui auquel je vous confierais avec sécurité, vous et votre dot, ne soit pas encore au monde... Quant à ces Aymard, je vous prie de ne plus mettre les pieds chez eux à dater d'aujourd'hui.

Un cri de douleur involontaire échappa à Vadalen. Ce qu'elle venait de souffrir en entendant son oncle ne peut s'exprimer. C'était par ces paroles brutales et méchantes que son amour, que l'amour de Norbert lui étaient révélés, et il lui semblait que c'était là une profanation du plus pur d'elle-même... Et elle ne les verrait plus, eux, l'unique joie de sa vie, le meilleur de ce qu'elle avait reçu !...

— Allons, dit M. de Cernay avec une colère froide, il était temps d'intervenir, je le vois... Et point de larmes, s'il vous plaît, je les exécute !

Maintenant, une jalousie furieuse, injustifiable, s'emparait de ce vieillard qui, n'ayant rien fait pour le bonheur de sa nièce, l'ayant condamnée à une existence effroyable, s'irritait de ce qu'elle aimât quelque chose en dehors de sa maison désolée. Mais Vadalen ne pouvait plus réprimer son désespoir. Elle se leva et s'agenouilla à demi près de lui, avec un geste véhément.

— Mon oncle ! Vous ne m'ôtez pas le seul bonheur, les seules amitiés de ma vie ! Je ne me suis jamais plainte, mais voyez l'existence que je mène, la solitude, l'isolement où vous me gardez ! Si j'ai montré quelque patience, si je suis restée égale, presque heureuse, c'est grâce à l'enseignement de M<sup>me</sup> Aymard, à l'exemple de Gertrude !... Eh ! bien, au moins, lorsqu'il sera parti, laissez-moi retourner près de mes amies, par pitié, au nom de tout ce que vous avez aimé !

— De tout ce que j'ai aimé !...

Il répéta ces mots d'abord lentement, comme frappé de stupeur, puis avec une fureur croissante. Et alors, il repoussa violemment sa chaise, se leva à son tour et, le visage contracté, la voix tremblante :

— Ce que j'ai aimé ! Faut-il que *vous*, vous à qui mon lâche cœur cherchait instinctivement à s'attacher, je le vois maintenant, faut-il que *vous*, vous veniez me rappeler ce souvenir odieux, exécuté, qui a tué mon être moral, qui a desséché ma vie, qui a fait de moi ce que je suis devenu ! Folle enfant ! Ce souvenir seul éloignerait de moi toute pitié, tout vestige même d'humanité ! C'est parce que j'ai aimé, aimé une femme indigne, infidèle, que je ne crois plus à ce qui vous leurre et que j'ai cherché à étourdir mon chagrin dans ce qui ne trompe pas ! Oui, je ne sais quel démon mepousse à vous parler ainsi... oui, je suis devenu avare, vous le saviez, n'est-ce pas ? Vous ne croyez plus depuis longtemps à ma pauvreté, les gens du pays ont dû vous le dire, à commencer par les mendiants qui viennent heurter à ma porte, et vos amis ont sans doute fait luire à vos yeux les splendeurs de mon héritage ?... Je ne suis pas riche comme on le dit, sachez-le, mais il est vrai que j'ai de l'argent,



que je l'aime, parce que *lui* ne trompe pas, ne s'évanouit pas... Il me plaît de l'accroître par de sages opérations, j'aime aussi à le regarder, à le toucher... Oui, prenez en pitié ce misanthrope qui hait les hommes, qui méprise l'art, qui dédaigne les jouissances et qui prend plaisir à plonger dans l'or ces mains que voilà... Un jour, peut-être, quand vous aurez été folle, crédule, déçue, trompée, déchirée, vous comprendrez l'espèce d'ivresse que l'on trouve à manier de l'argent. Elle est moins honteuse, après tout, que celle qu'on cherche au fond d'une bouteille...

Il s'arrêta, épuisé, et se laissa tomber sur sa chaise.

Rien ne peut peindre cet accès de colère, si imprévu et si étrange, les lèvres pâles et tremblantes de M. de Cernay, ses yeux injectés de sang, son attitude furieuse, sa voix tantôt rauque, tantôt aiguë, et surtout son air égaré, qui épouvantèrent Vadalen jusqu'à glacer son sang dans ses veines.

Ce ne fut que lorsqu'il s'arrêta, hors d'haleine, qu'elle reprit assez d'empire sur elle-même pour réprimer le tremblement de ses membres.

— Que Dieu vous pardonne, dit-elle d'une voix qui, dans son émotion, avait quelque chose de solennel, et qu'il vous éclaire sur le néant de ces choses, que vous n'emporterez pas au-delà de la vie.

Et, se sentant défaillir, elle allait quitter la chambre, lorsqu'une sourde exclamation de son oncle la fit tressaillir de nouveau.

— Vadalen, dit-il à voix basse, reprenant à peu près son ton ordinaire, voyez-vous cette figure à travers les barreaux de la fenêtre ?

La nuit était presque venue, et la fenêtre, qui donnait sur la rue, était ouverte.

Elle se retourna vivement et ne vit que l'ombre de la maison d'en face.

— Là, tout à l'heure, reprit-il, toujours à voix basse, il y avait un homme... Il vient de disparaître... Il écoutait...

Vadalen courut à la fenêtre. Les lourds barreaux de fer l'empêchaient d'explorer la rue, mais tout paraissait tellement silencieux et tranquille qu'elle pensa que son oncle, surexcité comme il l'était, avait eu une hallucination.

— Je vous dis qu'on écoutait, dit-il, visiblement effrayé.

Elle sortit de la chambre en courant et ouvrit la porte de la rue. Tout était désert et, bien qu'elle prêtât l'oreille, elle n'entendit aucun bruit de pas, si léger qu'il fût.

— La lune se lève, mon oncle, dit-elle, et vous savez comme les effets d'ombre sont bizarres...

Il demeura sous l'empire de cette terreur soudaine, aussi rare chez lui que l'explosion qui l'avait précédée. Il semblait soudain vieilli, ravagé, et même l'air de dignité aristocratique qui avait survécu chez lui, malgré les tristes effets des passions, avait presque disparu. Vadalen eut pitié de lui.

— Vous êtes las, mon oncle, dit-elle. Ne voulez-vous pas vous retirer ?

— Oui, mais pas avant que j'aie assujéti les barres des portes et des fenêtres...

Il y avait, dans cette maison, un luxe de fermetures dont Vadalen s'était jadis naïvement étonnée. Elle aida son oncle à faire glisser les verrous, à placer les barres de fer, puis, après un peu d'hésitation, elle alla, comme elle le faisait chaque soir, lui tendre son front. Lui aussi hésita. Eprouvait-il quelque remords de sa dureté, ou la honte des paroles qu'il avait prononcées et des aveux qui lui étaient échappés dans sa colère ? Il posa cependant ses lèvres sur le front de la jeune fille, mais en détournant les yeux et sans prononcer un seul mot.

En toute autre circonstance, Vadalen eût fait à Seizan le récit de l'étrange et terrible incident qui venait d'avoir lieu. Mais il touchait à des sentiments trop intimes et à des impressions trop douloureuses pour qu'elle suivit son habitude ordinaire d'expansion. Elle se borna à lui parler de la frayeur que son oncle avait manifestée, puis prétextua une migraine pour se retirer dans sa chambre.

Si les yeux de Seizan avaient été aussi bons qu'autrefois, elle aurait remarqué que les paupières de Vadalen étaient gonflées et rougies, et que ses traits étaient singulièrement défaits. Mais elle ne fit aucune réflexion, et la jeune fille se trouva enfin seule, libre de pleurer son bonheur détruit.

Pauvre jeunesse ! Si elle a les grandes joies, elle a aussi les grandes souffrances, et si son heureuse élasticité lui permet de se relever même après de douloureuses blessures, ses peines sont d'autant plus vives qu'elle ne voit que le présent et que, dénuée d'expérience, elle ne sait pas ou ne croit point que ni les joies ni les douleurs ne sont éternelles.

Avec ce quelque chose d'absolu qui est le propre de cette période de la vie, Vadalen ne songeait point que Norbert pouvait l'aimer, lui aussi, et saurait l'attendre ; d'ailleurs, en attribuant aux années une durée presque sans fin, la pensée d'une attente de trois ou quatre années n'eût pas été une consolation à sa peine. Ce qu'elle voyait, ce qui était là, devant elle, comme un fait inexorable, c'est qu'elle ne verrait plus M<sup>re</sup> Aymard, ni Gerty, ni... Norbert... Ce qu'elle sentait, c'est que, sans le savoir, sans le reconnaître, son cœur s'était donné, et elle comprenait en même temps, bien qu'elle n'eût point fréquenté le monde, que celui qu'elle aimait était un de ces êtres exceptionnellement doués qui rejettent les autres dans l'ombre et rendent impossibles toute comparaison et, naturellement, tout autre amour. Tout cela s'effondrait soudain. La main brutale qui avait fait jaillir la lumière en elle, renversait en même temps tous ses rêves, anéantissait tout le bonheur de sa vie...

Jamais, peut-être, la terrible et douloureuse singularité de sa situation ne s'était offerte à elle



avec autant de force. Jamais elle n'avait senti aussi vivement la cruelle lacune que laissait dans sa vie la perte de ses parents. Timide et inexpérimentée comme elle l'était, elle se voyait vouée à un esclavage sans terme, car elle n'eût pas osé penser à la liberté légale que lui donnerait un jour sa majorité.

A ce moment, elle ouvrit sa fenêtre pour prier, comme elle aimait à le faire, à la vue du ciel étoilé. Les sons d'un piano arrivèrent à son oreille, et tout à coup, dans le silence de cette paisible soirée, la voix de Norbert se fit entendre, redisant un des cantiques que Gerty aimait :

Sous le faux soleil d'ici-bas,  
Le bonheur semé sur la terre  
N'y porte, hélas ! plante étrangère,  
Qu'un germe qui ne fleurit pas.  
Bientôt, bientôt ce divin germe  
Dans l'infini s'épanouira.  
Céleste amour, amour sans terme,  
Ton espérance est toujours là (1).

La voix se tut et, après quelques accords lents et doux, le piano aussi cessa de se faire entendre. Ces accents si connus et, hélas ! si aimés, avaient à la fois déchiré et élevé le cœur de Vadalen.

Oh ! oui, elle le voyait bien, tout pouvait manquer ici-bas. Mais l'espérance !... Même s'il ne lui était pas donné de revoir ses amis, il y avait l'avenir... Et au-delà, le lieu d'éternelle réunion !

Elle prit les psaumes et, cherchant un réconfortant divin, ouvrit le volume au hasard. Elle tomba sur ce passage : « Jetez vos soucis dans le sein de Dieu, et il vous nourrira. »

Où, l'âme accablée, affolée, inquiète a besoin d'aliment, — d'un aliment qui lui soit une force quotidienne. Et cet aliment d'un esprit immortel, cette nourriture mystérieuse, faite, comme sa vie, de lumière et de paix, quel serait-il sinon celui dont le Christ disait : « J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas, c'est de faire la volonté de mon père ? »

Vadalen ferma les yeux, et il lui sembla que les paroles divines opéraient en elle, qu'une communion intime s'établissait entre Dieu et son âme, qu'elle se déchargeait en réalité de son fardeau et recevait en échange une confiance d'enfant. Un sentiment de paix inexprimable envahit son être, ne faisant pas disparaître sa souffrance, mais y répandant un baume mystérieux, et lui faisant comprendre que, détacher son regard de soi-même pour le porter en haut, c'était abdiquer sinon la douleur, du moins le trouble et l'amertume qui l'enveniment et la rendent insupportable.

L'heure s'avancait, et elle ferma sa fenêtre, qui donnait sur le jardin. Les étoiles avaient disparu, de lourdes masses noires envahissaient lentement le ciel et, dans le lointain, de sourds roulements de tonnerre se faisaient entendre, tandis que des

éclaircies traversaient çà et là les nuages épais. La maison était silencieuse, endormie, mais Vadalen fut longtemps avant de trouver le sommeil. Elle entendit l'horloge de l'église sonner minuit, puis une heure, et ce ne fut qu'alors que, tout épuisée de larmes, de soucis, de chagrin, elle tomba dans un sommeil lourd, plein de rêves effrayants ou pénibles. Tantôt elle voyait Gerty l'appeler sans qu'elle pût franchir un abîme qui les séparait ; tantôt la figure contractée de son oncle se dressait devant elle, livide. Elle rêva encore qu'une montagne d'or s'élevait entre elle et Norbert ; puis, elle se vit dans un cimetière, devant une tombe fermée qui lui inspirait une vague terreur. La pierre se soulevait peu à peu... des rumeurs sourdes s'échappaient de ce tombeau, des coups frappés à une paroi. Elle savait, comme on sait dans les rêves, que son oncle allait apparaître à ses yeux, et elle avait une peur horrible de ce qu'elle allait voir... Et elle s'éveilla soudain baignée de sueur, encore sous l'horreur de ce rêve.

### XIII

Tout n'était pas l'illusion du sommeil... des cris inarticulés, des coups sourds, un bruit de meubles renversés glacèrent son sang dans ses veines, et, en même temps, elle entendit les appels désespérés de Seizan.

— Vadalen ! On assassine mon maître ! Es-tu enfermée, toi aussi ?

Tremblant de tous ses membres, Vadalen se jeta à bas de son lit et chercha la porte en tâtonnant. Elle était fermée en dehors.

Les cris avaient cessé, mais le bruit continuait à l'étage inférieur.

— Il est mort ! Ils l'ont tué ! criait Seizan avec désespoir.

Vadalen, en proie à une horreur inexprimable, s'élança vers la fenêtre. Hélas ! elle ne donnait que sur des jardins.

— Au secours ! Au secours ! Norbert ! Ayez pitié de nous !

La nuit était noire, froide, et un frisson glacé la secouait tout entière. Mais le son perçant de sa voix avait pénétré dans la maison voisine. Une fenêtre s'ouvrit vivement près d'elle, et la voix de Norbert se fit entendre.

— Qui a crié ? Qu'y a-t-il.

— Norbert, appelez du secours, Seizan et moi sommes enfermées ! Un drame affreux se passe au-dessous...

Et, tout à coup, elle se prit à craindre pour lui, et s'écria :

— Ne venez pas seul ! Ils sont peut-être plusieurs !

Norbert n'était pas de ceux qu'un danger personnel peut arrêter.

(1) Mgr Gerbet.



— Ne craignez rien, j'ai une arme... Je viens...

Il se passa quelques minutes, très courtes en réalité, longues comme des siècles pour les malheureuses femmes qui, terrifiées, impuissantes, attendaient du secours, et redoutaient que l'arrivée même d'un sauveur ne fût le signal d'un nouveau crime...

Vadalen avait rallumé sa lampe... Ses yeux agrandis par la terreur erraient de la porte, qu'elle croyait à chaque instant voir s'ouvrir sous la main d'un assassin, à la fenêtre, où elle essayait de pénétrer les ténèbres du jardin. Le bruit avait cessé en bas. Elle entendit des pas précipités, un bruit de feuilles froissées, et un coup de revolver retentit dans le jardin. Ses yeux, familiarisés avec les ombres de la nuit, distinguèrent alors vaguement la silhouette de Norbert se dressant sur le mur. Il sauta, et elle poussa un faible cri...

— Ne craignez rien...

Il tourna vers elle une petite lanterne, et éleva dans la main droite l'arme dont il venait de tirer un coup.

L'éveil était donné. Des bruits de voix s'entendaient à travers les jardins voisins, tandis que Norbert cherchait l'issue par laquelle on avait pu pénétrer dans la maison. Soudain, Vadalen, dont les sens, développés par la terreur, avaient acquis une étrange acuité, entendit ôter les barres et les verrous de la porte d'entrée donnant sur la rue, à deux étages au-dessous d'elle, et au même instant, Seizan s'écria :

— On sort ! Ils s'en vont par la porte de la rue !

— Et Norbert est dans le jardin ! dit Vadalen, tombant à genoux.

Presque au même instant, un pas pressé se fit entendre dans l'escalier, et la voix du jeune homme, angoissée d'inquiétude, retentit dans l'horreur de cette maison bouleversée.

— Vadalen ! C'est moi ! Où vous trouver ?

— Aux mansardes ! vite ! s'écria Seizan.

Une minute après, l'excellente fille serrait convulsivement Vadalen sur sa poitrine.

— Mon Dieu ! Elle, du moins, est là, bien vivante !... Oh ! mon pauvre maître ! Monsieur Norbert, tout est fini ?

— Je ne sais rien, je ne connais pas la maison... Je vais chercher... Vous Seizan, gardez cette enfant, de telles scènes ne sont pas faites pour elle...

Vadalen, debout, tremblant de la tête aux pieds, pâle, les cheveux en désordre, ressemblait à un fantôme.

— J'irai avec vous, dit-elle.

— C'est impossible... Je ne sais ce que je vais trouver là... Seizan, retenez-la de grâce ! dit-il avec angoisse.

Elle se redressa, domina par un effort suprême le tremblement de ses membres, et, posant sa main sur le bras de Norbert :

— Il faut que je vous suive... Je mourrais ici !

Il ne s'était jamais douté que ces yeux gris, profonds et timides, pussent exprimer tout à coup une telle énergie. Peut-être comprit-il que, dans l'état de tension effrayante de ses nerfs, la solitude, l'incertitude et l'angoisse lui seraient plus funestes que les pires spectacles.

— Descendez, dit-il, mais vous resterez à la porte, jusqu'à ce que je vous dise d'entrer...

Elle se serra plus étroitement dans le manteau sombre qu'elle avait jeté sur ses épaules et descendit derrière lui, l'étroit escalier, entendant comme dans un rêve les paroles rapides qu'il échangeait avec Seizan.

— Il y avait un volet coupé au rez-de-chaussée, du côté du jardin, et un carreau brisé... Le bruit du revolver les a fait fuir... Comme j'entrais par l'ouverture qu'ils avaient faite, j'ai entendu tirer les verrous de la porte... Je les aurais poursuivis, si je n'avais songé à votre sûreté...

— C'est ici, dit Seizan, s'appuyant, défaillante, contre la muraille.

— Vadalen, s'écria vivement Norbert, restez là et attendez que je vous appelle... Je vous promets que vous le verrez...

Elle céda et s'agenouilla sur le palier, tout près de la porte ouverte de la bibliothèque...

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MANIÈRE DE CONSERVER LES ARTICHAUX POUR LES GARNITURES D'HIVER

On les fait cuire à demi, après avoir séparé les feuilles et le foin pour n'avoir que le fond, puis, lorsqu'ils sont encore chauds, on les jette dans l'eau froide de laquelle on les retire pour les mettre à égoutter sur des claies. Lorsqu'ils ont perdu toute l'eau, on les met au four peu chaud et on les y laisse de une heure à une heure et demie. Les fonds sont alors minces et durs, et on les conserve ainsi en les mettant dans des bocaux recouverts de gros sel. Ils reprennent leur forme lorsqu'on les remet dans l'eau chaude pour les employer à des assaisonnements.





Théâtres lyriques : Opéra-Comique : *Guernica* et *Pris au piège*. — Opéra : Encore un coup d'œil sur la partition de *Tannhäuser*. — Concerts.



BIEN que représenté à l'Opéra-Comique, *Guernica* est un drame lyrique en trois actes, d'où la plume expérimentée de M. Gailhard a fait surgir nombre de situations intéressantes et favorables à la scène comme à la musique. Son livret, écrit en collaboration avec M. Gheusi, jeune poète d'avenir, est l'œuvre d'un metteur en scène habile, tel que doit être l'auteur de *Déidamie*, directeur de l'Opéra.

L'action de *Guernica* se passe, paraît-il, il y a une vingtaine d'années, dans les pays basques, au moment des guerres carlistes, où Guernica, la cité sainte, est le centre de l'agitation. C'est là que se réunissent les défenseurs des dernières libertés nationales.

Au premier acte, on se trouve dans la ferme de Marco, où l'on célèbre les fiançailles de sa fille Nella, avec un jeune capitaine espagnol qui est l'ami d'enfance de son frère Juan. Ce dernier, secrètement affilié aux insurgés, dont il est le chef, sera cause du malheur de sa sœur, que sa mort séparera pour toujours de son fiancé Mariano, qui commande les troupes espagnoles.

Au second acte, on voit les indépendants rassemblés autour du chêne de la liberté, sur la place publique de Guernica, où Juan harangue la foule et l'excite à la révolte. Les clameurs se mêlent aux sons des orgues de l'église et des chants religieux du couvent de Santa-Clara. L'hymne national, la *Guernica Arbola*, est entonné par le peuple entier, retentit dans les rues, dans le cloître même chanté par les religieuses : c'est un enthousiasme indescriptible.

La bataille a lieu au troisième acte, sur la montagne d'Elorio. Juan est pris et fusillé par les Espagnols et la pauvre Nella dit adieu à ses rêves de bonheur : elle ne peut plus épouser Mariano, cause involontaire de la mort de son frère. Elle se retire dans la paix du couvent et consacre sa vie à Dieu.

M. P. Vidal, l'auteur de la musique, a traité toutes ces scènes avec un talent dramatique incon-

testable. Il y a nombre de pages maîtresses à signaler dans sa partition, d'où se dégage un beau sentiment patriotique plein d'élan et de mysticisme à la fois. L'inspiration y est abondante, élevée, et le jeune maître a souvent réussi à donner à sa musique un reflet de couleur locale à laquelle ne contribuent pas assez le scénario et les personnages. Le duo du dernier acte est ravissant, c'est une trouvaille, ainsi que le prélude qui le précède, et la belle phrase mélodique si admirablement chantée par M. Jérôme (Mariano). Le duo d'amour du premier acte, très goûté aussi, ne doit pas être oublié. Ajoutons les noms de MM. Bouvet et Mondaud, ceux de M<sup>me</sup> Lafargue et Elven, et on sera édifié sur l'excellence de l'interprétation de *Guernica*. Les ensembles n'atteignent pas à la perfection de l'orchestre de M. J. Danbé, dont le rôle concourt si puissamment au succès très mérité du compositeur.

Le même soir on représentait, chez M. Carvalho, un petit opéra-bouffe en un acte, de M. Michel Carré, *Pris au piège*, d'après La Fontaine, qui est l'histoire d'un vieux tuteur aux prises avec deux jeunes amoureux.

La musique, de M. Gedalge, lauréat de la ville de Paris, est gentiment troussée, et le succès a été d'autant plus franc que M<sup>me</sup> Molé-Truffier, M<sup>me</sup> Jeanne Leclerc, MM. Carbonne et Bernaert ont enlevé cette jolie bluette de scène avec un irrésistible entrain.

Nous avons estompé, le mois dernier, l'effet produit par la *première* du *Tannhäuser*, et la belle exécution de cette *reprise* que l'on doit à la direction de l'Opéra. Renonçant à la description d'un sujet dont la portée philosophique excède le cadre imposé à nos lectrices par leur grande jeunesse, nous voulons, du moins, leur signaler ce qui, à travers les longueurs, les excès même, d'une orchestration parfois monotone, quoique très riche, nous semble devoir intéresser les personnes qui veulent chanter du Wagner. Citons : la plaintive *Chanson du pâtre*, déjà célèbre ; la jolie mélodie d'Elisabeth : *Jadis, de nos poètes* ; puis le duo : *A toi, nouvelle vie*, dont l'italianisme étonne.



Mais il ne faut pas oublier que *Tannhäuser* est un des opéras de Wagner où, tout en procédant de Weber, le maître allemand employait parfois le style des trois écoles. La *Prière* d'Elisabeth, *O Vierge sainte*, est une page recueillie d'une réelle beauté. La *Romance de l'Etoile* est d'une poésie exquise; on la connaissait avant la reprise, comme toutes les pages maitresses d'ensemble ou d'orchestre, propagées par les grands concerts.

Les concerts, parlons-en. On nous assure que ce ne sont pas les derniers, mais que la chaleur commence à rendre les salles désertes. Hâtons-nous de dire qu'il n'en était pas ainsi à la belle séance que M<sup>lle</sup> Hortense Parent a donnée, salle Erard, pour faire entendre l'élite de ses élèves particulières, qui sont des artistes distinguées pour la plupart. Nous avons dit récemment les résultats merveilleux obtenus dans les nombreux cours fondés et dirigés par cette éminente musicienne, qui a créé toute une phalange de professeurs pour la propagation de son excellente école. Le succès de M<sup>lle</sup> Parent a été colossal. Dans les vingt numéros d'un programme de choix, nous n'avons pas noté une seule défaillance. En revanche, il nous faudrait citer tous les noms et les qualités de ces jeunes virtuoses, qui ont émerveillé l'auditoire. M<sup>lle</sup> L. Sorel exécute avec un grand charme, et joint à la beauté du son un jeu d'une grâce infinie. M<sup>lle</sup> S. Robin possède un mécanisme impeccable et une réelle maîtrise; dans son *Concerto* de Colomer, elle a transporté l'assistance; l'auteur, présent, a vivement félicité la jeune artiste. M<sup>lle</sup> L. Pellarin a joué, avec autant de finesse que de perfection, les *variations de Beethoven*; quant au *Nocturne*, de Chopin, elle l'a rendu avec un charme exquis; et dans *Venezia*, de Liszt, elle a été d'une légèreté incomparable. Toutes ces artistes, hors de pair, ont été commentées aux cours de M<sup>lle</sup> Parent et sont bien l'expression de sa méthode. Elles se ressemblent par des qualités communes: beauté de son, pureté de style, clarté et rythme irréprochables. Elles diffèrent par leur personnalité propre, toujours respectée par le professeur. Du reste, il faudrait citer de même M<sup>lle</sup> J. Hosselet, M. Grandin, J. Biais, etc., qui se sont montrées musiciennes de premier mérite dans les ensembles, et virtuoses distinguées dans leurs soli.

M<sup>mes</sup> Korsoff et Leander avaient agrémenté la séance par de jolis morceaux de chant, et le ravissant archet de M. A. Weingaertner a charmé l'auditoire, absolument enthousiasmé. Les plus chaudes ovations ont été décernées à M<sup>lle</sup> Parent, dont les élèves ont obtenu un succès aussi flatteur que mérité.

Très brillante assistance aussi salle Pleyel, au concert donné par le violoniste J. Dumas, avec le concours d'artistes très goûtés du public. Le trio en *si bémol*, de Widor, a mis tout d'abord en relief la belle exécution de M<sup>lle</sup> Weingaertner, le vibrant archet de M. Dumas, auxquels les sons harmo-

nieux du violoncelliste, M. Furet, mélaient une note expressive d'un grand charme.

Ce charme n'a fait que s'accroître en écoutant la voix au timbre d'or de M<sup>me</sup> Marthe Crabos murmurer délicieusement: *Que le jour me dure!* d'Andreani, et dire, avec cette grâce exquise qu'on ne se lasse pas d'applaudir, la charmante pièce de Gaston Lemaire: *En dansant la gavotte*.

M. Dumas a ensuite fait apprécier ses qualités de virtuose dans le concerto de Mendelssohn, qu'il a exécuté avec une habileté et une maîtrise de premier ordre.

M. Delaquerrière, de l'Opéra-Comique, dont la voix est si attrayante, a obtenu de nombreux braves avec son air de *Suzanne*: *Comme un petit oiseau*, de Paladilhe, qu'il a chanté à ravir.

Dans la seconde partie de la séance, les qualités de son, d'expression et de style de M. Furet se sont déployées magistralement dans l'*Aria*, de Bach, puis son archet est devenu d'une légèreté fort admirée dans *Les Papillons*, de Popper.

L'air splendide de Chimène, dans le *Cid*, de Massenet, *Pleurez mes yeux*, a été l'occasion d'un nouveau triomphe pour M<sup>me</sup> Crabos, dont l'expression pénétrante, en contraste avec les élans dramatiques de sa voix sonore, ont profondément impressionné ses auditeurs. La sympathique artiste, dont la modestie égale le talent, a été très émue elle-même en recevant une ravissante corbeille de fleurs, qui ne paraissaient pas plus radieuses qu'elle.

Le succès de M<sup>lle</sup> Weingaertner n'a pas été moins grand dans *Noce villageoise*, de B. Godard, et dans une *valse* de Chopin, enlevées avec une virtuosité et un sentiment d'une rare justesse. Cette jeune artiste possède admirablement le style qui convient à la musique de ce roi du piano.

*Au Bois joli*, une délicate composition de M. Delaquerrière, a été ensuite excellemment chantée par l'auteur. La séance a été close par le bénéficiaire, dont l'archet s'est montré d'une séduisante allure dans *Déclaration*, de Mestres, et qui a ensuite rendu avec une bravoure incomparable une *Czardas*, de A. Chapuis. Les plus flatteurs suffrages ont été décernés à M. Dumas, à ses distingués artistes, comme à M. Mestres, qui tenait le piano d'accompagnement avec une réelle supériorité.

Nous avons dit que les airs anciens sont fort à la mode, mais il faut choisir.

Nous recommandons les *Chansons d'Ecosse et de Bretagne*, mises très habilement en musique par C. Blanc et L. Dauphin.

Parmi les 10 pièces de cette collection, citons le n° 2, *Spring Ballad*, et le n° 4, *Dans le clocher*, très mélodiques, et d'une facture aussi neuve qu'originale.

Editeur: H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.



# CAUSERIE



Les mois de mai et de juin sont spécialement consacrés aux Expositions; nous avons eu successivement et concurremment des expositions de peinture, des arts de la femme, de souvenirs de la Révolution et de l'Empire, de fleurs, de chiens, etc., etc.

Avec vous, chères lectrices, nous passerons une revue rapide

de ces exhibitions qui, jusqu'au Grand-Prix, ont retenu et attiré Parisiens et provinciaux.

Une plume plus autorisée que la mienne a entre-tenu les abonnés de l'édition hebdomadaire des principaux tableaux des expositions de peinture; aussi ne veux-je vous donner qu'une impression d'ensemble sur des toiles ou des pastels qui ne me semblent pas des chefs-d'œuvre, impression surtout éprouvée au Salon du Champ-de-Mars où les prétendues écoles modernes s'épanouissent avec leurs étonnantes nouveautés.

Quels étranges procédés de peinture nous révèlent ces paysages dont les contours appuyés encadrent des teintes plates, juxtaposées sans aucune transition, on dirait des vitraux; à peine cela est-il tolérable dans des études de fleurs, probablement écloses au Japon; dans les portraits, c'est inadmissible, et il y a telle tête de fillette, encadrée de lys, qui dégoûterait à tout jamais de la candeur dont elle est l'image, si nous nous en rapportons au livret.

Quelqu'un demandait à un peintre impressionniste pourquoi il avait fait violet le cou d'une femme.

Il répondit avec dédain : « Ah! vous ne voyez pas le violet dans la nature; je vous plains, il est partout »

Nous en convenons, le violet existe dans la nature plus qu'on ne l'y voyait autrefois. Vous avez pu remarquer que le sable de la mer a des reflets mauves sous les rayons du soleil couchant, que les buées matinales ont des nuances lilas; mais avez-vous jamais rencontré une femme violette? Les apôtres de cette couleur vous diront que c'est la faute de vos yeux mal exercés, et qu'avec du travail vous y arriverez.

Les peintres, d'ailleurs, ne voient pas exclusivement violet, car nous avons pu contempler des enfants verts, d'autres bleus; une mer en peau de tigre avec des rivages en mosaïque; un tableau nous

offre un cheval violet, un autre jaune, un troisième olive; j'en passe et des meilleurs; car ils sont là six présentant toutes les couleurs de la palette.

A côté, une autre toile contient un assemblage un peu moins étrange, mais encore très extraordinaire; comme nous nous demandions qui pouvait acheter ces choses-là, nous avisons une petite inscription au bas du cadre : « Acquis par l'Etat. » Cette incohérence de nuances, cet amalgame de couleurs insolites, voilà ce qui plaît à l'Etat! Mais, chut! la politique nous est interdite.

Quand on a examiné tous ces tableaux bizarres, quel repos pour les yeux qu'un paysage de Damoye ou des marines de Mesdag; quelle joie de retrouver dans quelques toiles les champs qu'on a toujours vus, des chevaux comme ceux qu'on rencontre, les villages qu'on reconnaît au bord des eaux familières; surtout, chères lectrices, ne trouvez-vous pas qu'il sera délicieux d'aller passer un après-midi dans le vieux Louvre avec les grands d'autrefois, que nous ne remplaçons pas.

Il est toujours amusant aux Expositions de peinture d'entendre les méprises burlesques de ceux qui, avec ou sans livret, veulent étaler leur science et ne prouvent que leur ignorance.

On m'a conté qu'à l'exposition des œuvres d'Ary Sheffer, il y a bien des années, une jeune fille, arrêtée devant le ravissant tableau de Mignon regrettant sa patrie, demanda à sa mère ce que c'était que Mignon.

— Mignon de Lenclos, lui répondit celle-ci sans hésiter, c'est une dame du siècle de Louis XIV dont l'histoire n'est pas faite pour les jeunes filles.

Pardonne-lui, Mignon de Goethe et d'Ambroise Thomas qui, pendant plus de mille représentations, a charmé tant de jeunes oreilles en leur chantant le pays où l'oranger fleurit!

Les fleurs réunies par la Société d'horticulture ont attiré la foule pendant quelques jours; les roses éblouissantes, les orchidées fantastiques retenaient le regard charmé.

Un matin, aux heures relativement solitaires, on y a vu arriver, appuyée sur une canne, entourée de quelques amis fidèles, celle qui s'appelle maintenant dans ses voyages la comtesse de Pierrefonds et qui fut l'impératrice Eugénie. A peine fut-elle reconnue par quelques-uns de ceux qui la virent autrefois dans le rayonnement de sa puissance et de sa beauté. Pauvre femme! on dit que lorsqu'elle passe à Paris, elle va parfois s'asseoir de longues heures dans le jardin des Tuileries, contemplant la place où fut le palais témoin de ses joies de mère et de ses triomphes de femme; si son



inexpérience de la politique et son désir de s'en mêler furent pour quelque chose dans nos malheurs, ces heures-là sont son expiation.

Non loin de l'Exposition d'horticulture, s'est tenue celle des toutous. Le jour consacré « aux chiens présentés par les dames », a eu lieu un long défilé de femmes de tout âge portant avec un soin infini les objets de leur tendresse. Quelle que soit la galanterie des membres du jury, il y a toujours plus d'appelés que d'élus; de là des larmes, des grincements de dents, des dénonciations d'injustice, de partis pris, de cabales.

Une jeune femme, dont le chien était orné d'un flot de ruban rattaché par un cor, deuxième prix, je crois, arrive chez une vieille dame de ses amies; elle était exultante de triomphe sous son vaste chapeau enguirlandé de bluets d'un bleu cruel; la vieille dame était dans sa bergère, encapuchonnée de dentelles noires : à ses pieds gisait une masse informe, presque incapable de mouvement. La jeune visiteuse raconte les succès de son chien, et la vieille dame, désignant la masse informe, lui dit :

— Beauty a eu un premier prix, on ne me refusait jamais rien !

J'ai cru entendre :

— Et moi aussi, je fus berger de l'Arcadie.

L'éternel gémissement de ceux qui se survivent !

Les chiens jappent aux Tuileries ; il nous faut remonter l'avenue des Champs-Élysées pour arriver à la nouvelle galerie qui abrite l'Exposition des souvenirs de la Révolution et de l'Empire, de l'Empire surtout.

La grande Épopée repasse tout entière devant les yeux pendant cette visite, éclairée au début par le soleil d'Austerlitz, et se poursuivant par des étapes de gloire décroissante et de défaite amère, jusqu'à cette abdication que nous voyons écrite par la main qui avait dicté des lois à l'Europe.

Il y avait toujours foule autour de ce lit de camp où l'empereur avait dormi comme en hâte la veille de ses victoires et où il reposa son dernier sommeil, bien loin de la France et de ses soldats, qui l'avaient si ardemment aimé.

Tout en parcourant la grande salle, on entendait bruire à ses oreilles les vers de Victor Hugo sur la naissance du roi de Rome ou sur la catastrophe finale; vous souvenez-vous, chères lectrices, de ceux-ci sur la Garde à Waterloo; le poète a dépeint la défaite amenée par l'arrivée de Blücher, puis il dit :

Derrière un mamelon la garde était massée.

La garde, espoir suprême et suprême pensée !

— Allons ! faites donner la garde ! cria-t-il.

Et lanciers, grenadiers aux guêtres de couil,

Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,

Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,

Portant le noir colback ou le casque poli,

Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,

Comprenant qu'ils allaient mourir à cette fête,

Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête,

Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur !

Puis à pas lents, musique en tête, sans fureur,

Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,

La garde impériale entra dans la fournaise.

Après de tels vers, il faudrait s'arrêter; pourtant, cette exposition étant au profit d'une bonne œuvre, m'amène à vous dire quelques mots du Bazar de la Charité, dont vous savez le succès dépassant toutes prévisions. Pendant un mois, le vaste local de la rue de la Boétie n'a pas désempli. Dès le matin, les présidentes d'œuvres organisaient les comptoirs, les domestiques apportaient, dans de grandes corbeilles, les travaux des veillées d'hiver : paravents, boîtes de toutes formes, coussins de toutes dimensions, planches à écrire, layettes, etc. Quand tout cela était étiqueté avec soin et rangé avec goût, les dames sérieuses et d'allures modestes rentraient en leurs logis. À deux heures arrivaient le bataillon des vendeuses, bottes de fleurs au chapeau, bottes de fleurs aux mains, jeunes femmes et jeunes filles heureuses de jouer à la marchande des journées entières, dans ce brouhaha et ce tohu-bohu où l'on rencontrait des princesses de la Maison de France, des moines, des Filles de Saint-Vincent-de-Paul, toutes nos grandes élégantes, des curés de Paris et des hommes du monde consacrant aux bonnes œuvres les loisirs que leur fait une politique changeante.

On dit qu'on n'obtient ce grand succès que parce que la mode s'en mêle; pour une fois que la mode est bienfaisante, suivons-la; on dit aussi que des mariages se préparent au Bazar, peut-être...

Un des derniers jours, nous avons vu entrer sabre au côté, moustaches en crocs, air modestement vainqueur, un petit bleu (lisez officier de hussards). Il a louvoyé entre les distributeurs de billets de tombola, les bouquetières improvisées et s'est dirigé d'un pas ferme du côté du buffet. Là, se trouvait l'élite du bataillon féminin; il a parcouru du regard ce cercle de jolies têtes brunes et blondes et s'est dirigé vers... une vieille dame en bandeaux blancs dont il a baisé la main.

— Cher enfant, que c'est aimable à vous de répondre à mon appel.

— J'ai été très touché que vous ayez bien voulu penser à moi, madame.

— Que vais-je vous offrir ? du café glacé ? Non ! Suzanne, un verre de vin de Champagne ; Yvonne, une assiette de biscuits.

Le petit bleu a bu, mangé, donné sa pièce de vingt francs; la vieille dame l'a reconduit comme un client de marque, et on a entendu qu'il disait :

— Je la trouve charmante !

Qui ? Suzanne, Yvonne, peut-être une troisième ?

Les paris sont ouverts; nous serons renseignées par une invitation qui nous conviera au mariage, à Sainte-Clotilde, à la fin de juillet.

EDMÉE



